

Ferdinand BEZY

25 Mois

de

Service militaire

pendant la

guerre de 1914-1918

Ce qui suit a été écrit par moi ; Bezy Ferdinand , né le 23 juillet 1897 , en souvenir de mon service militaire pendant la grande Guerre de 1914-15-16-17-1918 .

J'y raconte en termes simples , les faits les plus saillants , marquant ces 25 mois de régiment .

Je causerai un peu de tout et donnerai mon opinion en bien des cas , n'épargnant , ni nos dirigeants , ni nos chefs ni même le peuple .

Ce sera pour ma famille , une preuve de ma part du devoir accompli durant cette guerre à jamais célèbre dans l'histoire .

Ferdinand Bezy

Le 4 septembre 1917 , je suis mobilisé à la 20^{ème} section S. E. M. R. à Paris ; je suis tout à fait indisposé ce jour là , on nous habille de suite et quel habillement , de vieux brodequins de tranchées , un pantalon de génie , sans oublier les inévitables guêtres de l'ancien temps , une vareuse d'artilleur et le petit képi sans lequel nous n'aurions pas eu l'air de pantins .

Le soir à 5 heures , rata , qui n'est pas trop mauvais , il a fallu aller en colonne par deux au réfectoire et le chahut avait commencé aussitôt . A

5 heures ½ le quartier est déconsigné et nous nous ruons tous vers la grille , en esquissant au sergent de garde le gauche salut des « bleus » , heureusement encore que l'on ne passe pas en revue , car mes pantalons trop courts laissent apercevoir mes chaussettes , par bonheur il n'y a pas de vent , mon képi trop étroit s'envolerait . J'ai tout mon paquet d'effets civils sous le bras , et quand je les regarde , je me rends bien compte que cette fois je suis enchaîné , et tout le long de ma route ce ne sont que saluts à donner ; j'arrive enfin chez moi , où je fais rajuster ma défroque , puis il faut que je rentre à 9 heures à la caserne pour l'appel, et aussitôt après , le chahut commence , les lits sont en bascule , les polochons sillonnent en tous sens la « carrée » , les quarts d'eau réveillent les dormeurs , tandis que quelques uns d'entre nous font une chasse en règle aux nombreux rats , qui déjà attaquent le contenu des musettes .

Par 2 ou 3 fois l'adjudant monte pour faire cesser le tapage , mais il n'y parvient pas ; 5 d'entre nous couchent déjà à la salle de police . Ce raffut ne cesse que vers 2 heures du matin et alors des ronflements sonores emplissent la chambrée , interrompus par instants par les rats qui se battent ou un dormeur qui s'éveille et maugrée après les punaises .

A 5 heures le réveil sonne et de partout retentit l'inévitable « au jus ! » lancé d'une voie forte par quelques anciens . L'un de nous s'empare d'une cruche et court jusqu'aux cuisines nous rapportant une espèce de café qui ne peut nous énerver . Puis rassemblement dans la cour où la série des à droite , des demi-tours , des garde à vous commence pour se terminer à 10 heures ; mais voilà qu'après le repas , sur deux rangs rassemblement et képis bas , l'ancien qui fait fonction de coiffeur passe et afin que tous montent le trouver , distribue à chacun de nous , un grand coup de tondeuse , nous marquant ainsi comme des moutons pour le marché .

Après cela il faut forcément que nous nous fassions tondre à ras , aussi jugez un peu de nos têtes .

Pendant le mois qui suivit , le temps se passa en exercice , en corvée de patates , de balayage et autres , je prenais le tout avec résignation et naturellement je n'était pas le seul à m'esquiver ou à chahuter .

Certain jour nous étions en train d'éplucher des légumes , quand l'adjudant s'avança et demanda de bons cyclistes mais j'avais été mis au courant de toutes les ruses employées pour recruter une mauvaise corvée , aussi lorsqu'il m'interrogea , je lui répondis que je ne savais pas du tout aller en bicyclette ce

qui était faux , il n'insista pas et finit néanmoins par trouver une dizaine de bons cyclistes , alors tout souriant il les emmena et leur fit tout simplement vider les fosses d'aisances . Jugez un peu ! ! !

A la fin du mois , on nous affecta dans toutes les administrations , mais je refusais absolument une place de bureau , en effet cela me déplaisait et je préférais un petit poste paisible . La chance me servit à souhait , l'on me demanda si je savais aller à bicyclette , mais cette fois c'était sérieux , sur ma réponse affirmative , l'on me donna un costume de chasseur et une bécane neuve , et l'on m'affecta à la censure comme cycliste . J'y trouvai de charmants camarades , j'étais content , il y avait assez de travail , nous étions 3 équipes de trois , si bien que je roulais un jour et une nuit sur trois , mais cela me plaisait ; toute une journée sur mon vélo , et ensuite repos de 2 jours , puis je prenais la nuit à 7 heures du soir et je roulais sans discontinuer jusqu'à 3 heures du matin , dévidant ainsi dans ma nuit mes 130 à 150 km à travers toute cette circulation de Paris , ralentie heureusement après minuit ; il fallait une grande prudence et un bon coup d'oeil , ce qu'au bout de 15 jours je possédais à merveille , et jamais quoique roulant à bonne allure je n'eus d'accident , j'ai bien quelques fois fait de sérieux dérapages , mais cela provenait toujours de ce que les pavés étaient humides et glissants . Je passais donc 3 mois au Palais de la Bourse où se trouvait la censure , dans la plus parfaite tranquillité , n'ayant aucun rapport avec la caserne ; ce qui mit fin à cela fut , que d'après une visite , je fus reconnu apte à faire campagne . J'en fus d'un côté enchanté , car je voulais connaître un peu , la vie du front . Je fus donc relevé de mon poste en janvier 1918 et je réintégrai la caserne ; mais nous étions relevés environ 200 et l'on ne nous avait pas remplacé ; quelques jours s'écoulèrent , il y avait une neige tenace et lorsqu'un beau jour on demanda des cyclistes dans les inaptés , une quinzaine seulement se présentèrent , car il faisait très mauvais rouler surtout la nuit , il y avait les intempéries de la saison , le froid , la neige , les glissades et par dessus tout le défaut de lumière car les boches faisaient de fréquentes incursions sur Paris et alors nous devions voyager dans une obscurité complète . Mais je reviens à ce que je disais plus haut , ne trouvant plus de cyclistes on nous réaffecta séance tenante et étant classé « très bon » sur mon dossier , on me désigna comme estafette à l'Etat-major de l'armée , au Ministère de la Guerre ; je touchai donc une bicyclette neuve et des mieux construites et me rendis à mon poste , je n'étais qu'à 500 mètres au plus de mes parents .

Là j'avais 1 jour de repos sur 2 , mais par contre c'était un travail sérieux , et l'on exerçait sur nous une surveillance rigoureuse , car nous portions des plis secrets ; afin de ne plus coucher à la caserne j'avais demandé à être de service toutes les nuits , pour la bonne raison que j'étais bien couché , et que je roulais très rarement la nuit . Du jour où je pris ce nouveau service , les boches

vinrent bombarder plus fréquemment¹ . D'ordinaire je ne quittais pas mon poste à l'alerte ; cela faillit me coûter la vie , nous montions souvent l'officier de garde , quelques secrétaires et moi à la tour carrée du Ministère . Mais ce soir là , le 11 mars , quelqu'un nous protégeait ; on avait aménagé les caves en prévisions d'un violent bombardement , le travail finissait ce jour là .

Il était 11 heures du soir , j'étais couché , quand tout à coup les sirènes se mirent à mugir dans le lointain cependant que l'on entendait déjà les pompiers jeter leurs notes d'effroi à travers les rues endormies . je me levai sans hâte , le colonel de garde me pria d'ouvrir les fenêtres , afin de préserver un peu les vitres des éclats et du déplacement d'air produit par les torpilles . Cela fait le colonel se rendit près du ministre et tandis que j'achevais d'éteindre les lumières , je rencontrai un sergent de mes amis qui venait me chercher . Nous regardions le ciel par une fenêtre ; de toutes parts , nos projecteurs promenaient dans le ciel noir leurs tentacules lumineuses et s'efforçaient de découvrir les oiseaux aux croix noires , tandis que notre artillerie tonnait de toutes ses pièces et tachetait le ciel d'éclatements . Nous contemplions ce spectacle déjà si commun pour nous lorsque mon ami me proposa de descendre visiter l'installation des caves . Comme nous descendions l'escalier le tir de nos canons se fit plus rageur et nous perçûmes nettement dans le grondement l'explosion d'une torpille , puis d'autres succédèrent à la première .

A la cave nous trouvâmes les familles d'employés , installées un peu en hâte , nous causions , quand soudain dans un tonnerre épouvantable et une lueur fulgurante , une torpille s'abattit sur le bâtiment que nous venions de quitter , ébranlant tout dans un grand bruit de verres brisés , tandis qu'une épaisse fumée âcre nous prenait à la gorge et que les cris de « au feu , à l'aide » nous parvenaient de tous côtés ; alors marchant à tâtons dans une obscurité complète , à travers les femmes évanouies et les enfants pleurant , nous nous trouvâmes dans la cour , nous sommes restés un instant cloués de stupeur ; en face de nous , une bâtisse flambait comme une torche , l'incendie activé par la brise prenait des proportions inquiétantes , les pompiers prévenus aussitôt accouraient de toutes parts et avec l'habileté qui leur est propre mettaient les lances en batteries cependant que nous les aidions de notre mieux et en 5 minutes il y avait déjà une foule compacte de sauveteurs autour du brasier qui crépitait sous les torrents d'eau déversés sur lui , tandis qu'au firmament nos obus explosaient sans cesse .

A ce moment le point de mire était trop beau pour les boches , car la lueur éclairait tout le quartier . Le ministre de la guerre , Clemenceau² , surnommé le Tigre , était là , prodiguant à tous ses encouragements . Nous étions , un pompier , le sergent dont j'ai parlé , un secrétaire et moi , occupés à monter un

¹ Lire dans l'annexe « Extraits de la presse d'époque » , les articles du *Figaro* du 1^{er} février 1918 .

² Voir en annexe , sa biographie et son portrait par Llyod George .

tuyau de pompe au 3^{ème} étage , l'opération terminée , le pompier enfourcha la balustrade de la fenêtre , et à l'aide de sa lance se mit à arroser la fournaise . Je me trouvais derrière lui , soutenant la conduite d'eau , et tout à coup j'aperçus nettement dans le ciel , l'ombre noire d'un avion allemand , je poussai ce cri si instinctif de « attention » , mais ne pus en entendre la réponse , nous sentîmes le plancher se dérober sous nos pieds et une formidable explosion retentir . Vous dire ce qui se passa alors , m'est impossible par moi-même , nous fûmes emportés dans un tourbillon de pans de mur , de plâtras , de poutres .

Après m'être senti emporté ainsi je ne sais plus rien ; nous étions tous évanouis et je revins à moi dans un coin de la cour où l'on nous avait étendus tous les quatre , baignant dans l'eau que les pompes déversaient à torrents , jugez un peu de notre état , trempés , couverts de sang , de plâtre . Je repris conscience de moi même et remerciai Dieu de m'avoir épargné , l'on nous croyait morts mais nous étant levés , on nous transporta dans une pièce où les secours venaient d'être organisés . Là on nous devêtit en partie pour soigner nos blessures et je fus très étonné d'être couvert de sang et de n'avoir qu'une petite éraflure à l'épaule . En voici l'explication d'après les dires des pompiers qui nous ont retirés . La torpille avait passé à 3 mètres au plus de nous et avait éclaté au rez de chaussée , nous fûmes donc emportés dans les éboulis et l'on nous retrouva par bonheur , car nous aurions brûlé , entassé l'un sur l'autre ; tout au dessus le pompier gravement blessé à la poitrine et à la tête , en dessous le secrétaire blessé au bras et au cou , puis moi recouvert d'un volet qui m'avais protégé et puis tout en dessous le sergent , ce qui explique que le sang des deux blessés nous avait inondés ainsi . On les fit transporter à l'hôpital , et une fois un peu remis le sergent et moi nous sortîmes dans la cour où il faisait chaud comme en un four , car le bâtiment où nous nous trouvions flambait comme un feu de paille . Les boches guidés par ces lueurs arrosaient tout le quartier de bombes , tandis que la tour Eiffel faisait tonner ses batteries en vue de le protéger un peu . Mais nous n'en avons pas fini avec les émotions , il faut dire que tous deux nous n'étions pas très d'aplomb . Une formidable explosion déchira l'air de nouveau ; une torpille venait de raser la façade du Ministère donnant sur le boulevard Saint Germain tuant et mutilant affreusement 11 personnes et puis une 2^{ème} et une 3^{ème} éclatèrent . Nous entendions distinctement des cris de « au secours , à moi » : les cris avaient ranimé nos forces épuisées , nous sortîmes en courant et alors nous aperçûmes sur le trottoir et la chaussée , des formes noires étendues , les morts . Comme je me dirigeais vers un groupe de deux , je trébuchai et faillit tomber sur un cadavre étendu sur le trottoir , à 1m50 au plus de l'entonnoir produit par l'explosion ; je reconnus un sous-lieutenant du 24^{ème} d'infanterie , gisant la face contre terre , le crâne défoncé , la cervelle baignant dans une mare de sang ; nous l'empoignâmes mon compagnon et moi , mais il ne formait plus qu'une bouillie car il avait été criblé d'éclats . Nous l'emportions quand une bombe s'abattit au milieu de la chaussée à 50 mètres de nous et nous

fit rouler à terre lâchant notre victime . Je commençais à croire que je ne sortirais pas vivant de cette passe . Enfin nous ramassâmes à nouveau notre victime , que nous portâmes chez le portier du Ministère .

Quelques instants plus tard nous apprenions que nous avions relevé le gendre d'un des Sous Secrétaires d'état , le malheureux venait de quitter sa femme et sa fillette pour venir voir l'incendie , hélas combien d'imprudents trouvèrent ainsi la mort . Les autres cadavres avaient été ramassés par les pompiers ou les agents , parmi eux se trouvaient 3 de ces derniers 1 enfant , 1 femme et 5 hommes tous (à part les agents étant en service) victimes de leur imprudence . Enfin à 3 heures du matin la fin de l'alerte sonnait , tandis que l'incendie continuait malgré nos efforts son oeuvre dévastatrice . entre temps j'avais pu faire donner de mes nouvelles à mes parents très inquiets ayant entendu plusieurs explosions de leur côté , mais rien ne leur était arrivé .

Le lendemain matin , le commandant du quartier général ayant entendu causer de notre conduite , nous fit appeler le sergent et moi , et séance tenante nous proposa pour une récompense ; 3 jours après le pompier et le secrétaire tous deux blessés reçurent la croix de guerre , tandis que nous n'ayant pas été blessés grièvement nous eûmes la médaille du sauvetage . Première injustice . Ainsi se termina cette émouvante nuit du 11 au 12 mars 1918³ . (En juillet 1919 étant à l'hôpital , on reconnut aux rayons X un déplacement du coeur de 1 centimètre) .

Je restai à mon poste jusqu'en mai 1918 , inutile de vous dire que lorsque l'alerte sonnait , je descendais à la cave .

Les boches venaient jusqu'à 3 fois par nuit bombarder , et ils alternaient avec leurs canons monstres⁴ qui envoyaient des obus à 120 km , par espacement de 7 à 8 minutes . L'un d'eux vint s'abattre le jour du vendredi saint sur l'église Saint-Gervais⁵ , alors que l'église était bondée de fidèles , il y eut 150 morts⁶ (évidemment cela ne pouvait porter chance aux barbares) le lendemain un autre tuait des femmes en couches et des bébés de quelques jours à la maternité⁷ . La liste de ces tueries serait trop longue .

³ Les bombardements de cette nuit là sur Paris firent au total 34 morts . Pour de plus amples détails , lire les articles de *l'Humanité* du 12 mars 1918 , de *l'Intransigeant* du 12 mars 1918 et du *Figaro* du 13 mars 1918 , dans l'annexe « Extraits de la presse d'époque » .

⁴ Lire dans l'annexe « Extraits de la presse d'époque » , les articles du *Figaro* du 24 mars 1918 .

⁵ Voir , dans l'annexe « Extraits de la presse d'époque » , l'article de *l'Illustration* du 6 avril 1918 .

⁶ Officiellement , cet obus tombé le 29 mars 1918 fit 75 tués et 90 blessés , mais il se peut que ces chiffres aient été volontairement minorés par la censure .

⁷ Voir , dans l'annexe « Extraits de la presse d'époque » , l'article de *l'Illustration* du 20 avril 1918 .



Le fameux « canon parisien », également appelé DICKE BERTHA ou grosse Bertha , d'après une cousine d'Alfred KRUPP von BOHLEN und HALBACH , le constructeur . Ce monstre a une portée de 110 km mais une faible précision . Il avait une longueur de 34 m et un poids de 125 tonnes (Serveur Internet <http://www.worldwar1.com>)

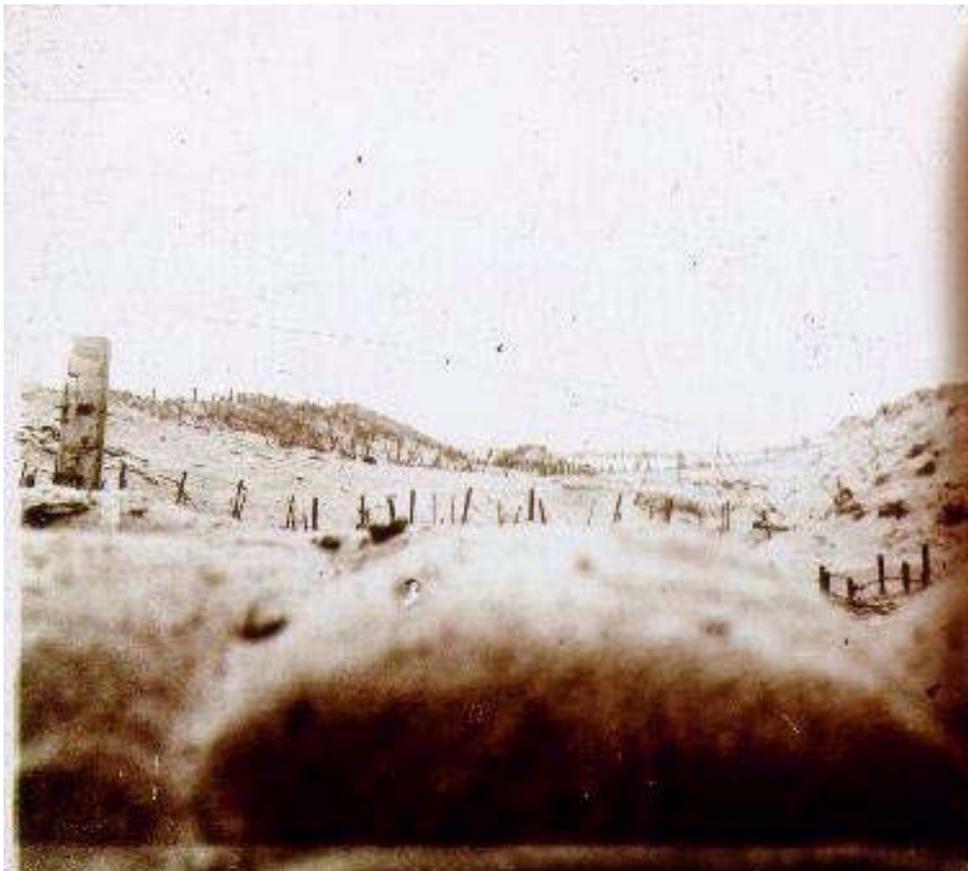
Au mois de mai 1918 la bataille devient générale et le sort de la France se jouait . De tous côtés il y avait une dépense d'énergie formidable⁸ , chacun apportait au pays , ses forces , son argent , et son endurance à tout supporter . Un ordre me parvint de rejoindre mon régiment , je sentais que l'heure était venue de faire mon devoir , tout mon devoir et c'est avec une certaine joie que je me vis équiper à neuf . Enfin j'allais vivre cette vie d'inquiétude , de fatigue , d'endurance et de danger dont on parlait tant à l'arrière .

Je partis donc , plein d'entrain comme tous d'ailleurs , nous étions un renfort de 100 .

Nous arrivions le 20 mai au 99^{ème} d'infanterie que nous avions cherché pendant 3 jours , nous étions montés dans la Meuse à Maronvilliers , où il devait être en ligne , mais il venait de descendre au repos et se trouvait à Sommeval . Là nous fûmes cantonnés dans une grange et la série de nos peines allait commencer . Tous les matins , lever à 4 heures et départ avec tout l'équipement au champ de manoeuvres , tir , saut de tranchées , lancement de grenades , charge sur un ennemi imaginaire , rentrée au cantonnement à 10 heures , où nous avions une bien maigre pitance comme repas , la valeur d'un quart de riz et un morceau de viande , et quelle viande ... Nous en étions réduits à croquer du biscuit . A 2 heures de l'après-midi marche de 20 ou 25 kilomètres sous un soleil accablant . A ce régime je commençais à maigrir d'une manière effrayante et tous les jours je souhaitais partir . Enfin le 30 j'étais affecté à la 132^{ème} division d'infanterie qui à ce moment occupait un secteur de Champagne . Je me mis en route et le 31 j'arrivais en pleine nuit , dans une gare sise en pleins champs à 12 kilomètres du front (Cuperly) . Il était 1 heure du matin et de là on apercevait très bien les fusées éclairantes , tandis que par moment notre artillerie tirait quelques rafales et que quelques obus boches

⁸ Voir à ce sujet les textes de l'annexe « Témoignages sur l'état du front , au début de 1918 »

faisaient entendre leur miaulement sinistre et s'abattaient à travers champs . Cette gare grouillait de poilus et le ravitaillement s'effectuait dans un calme parfait . Je fis 5 kilomètres à tâtons pour me rendre à la réserve de vivres , je n'étais plus qu'à 10 kilomètres environ des lignes , ma première journée fut pour moi toute d'une nouvelle vie , j'étais au seuil de l'enfer . Au soleil du matin ces monts de Champagne dont on a tant parlé , m'apparurent d'une blancheur surprenante , c'est que ce sol crayeux étant remué , creusé , miné , fouillé incessamment par les obus ne portait plus trace de végétation , une ligne de saucisses (ballons captifs) marquait nettement le front . Le secteur était calme , quelques coups de canons , des rafales de mitrailleuses , mais surtout des combats aériens et je me plaisais à contempler la lutte incessante qui se déroulait dans les airs , tantôt c'était un ballon captif français qu'un oiseau à croix noires s'efforçait d'atteindre , tandis que nos avions le prenaient aussitôt en chasse et que nos canons antiaériens parsemaient le ciel de flocons d'une blancheur de ouate et que par moment les obus de 90 semaient parmi eux des éclatements noirâtres . Naturellement il ne fallait pas quitter le casque ni le masque car parfois le vent nous apportait les gaz des lignes .



Vue du front (Serveur Internet <http://home.nordnet.fr/~hloridant>)

Le soir de ce premier beau jour j'eus le plaisir de voir un avion rouge français descendre un boche en feu , j'appris que c'était notre as Madon⁹ , car un artilleur qui était là , murmura « Tiens v'la Madon qui s'amuse » . A 7 heures du soir on me prévint qu'à 1 heure du matin je montais ravitailler les lignes , ce fut avec joie que j'appris cela . Je me couchai tout habillé et à minuit on me réveilla ; nous partions à pied naturellement sur une route défoncée par les obus , où les mulets tombaient dans les trous et d'où il fallait les tirer . Nous dépassions cependant les positions de l'artillerie dont les pièces étaient à moitié enterrées et enfouies sous un camouflage de branchages , puis nous nous arrêtâmes aux lignes de réserves et le ravitaillement commença sans être inquiété . de temps en temps je regardais à 1500 mètres à peu près les lignes blanches de l'ennemi apparaissaient , la mort guettait dans cette plaine , par moment quelques fusées montaient en spirales et répandaient leur lueur , puis le calme revenait . Nous reprenions le chemin de l'arrière et nous étions arrivés vers 4 heures du matin au campement .

Je montai ravitailler les lignes 7 fois et tout se passa le mieux du monde . La nourriture était là , saine et abondante . La division venait de passer division d'attaque , elle se composait de trois régiments d'infanterie les 166^{ème} 330^{ème} et 366^{ème} , un régiment d'artillerie de campagne le 257^{ème} et un d'artillerie lourde le 130^{ème} . Ajoutez à cela une cinquantaine de tanks , une escadrille de liaison , 3 détachements du génie , 6^{ème} 8^{ème} 9^{ème} , une section de ravitaillement .

⁹ **Georges MADON** (1892-1923) : 4^{ème} au classement des as de l'aviation française avec 41 victoires , derrière René FONCK (75 victoires) , Georges GUYNEMER (53 victoires) et Charles NUNGESSER (45 victoires) ; pour information , le meilleur Allemand , Manfred von RICHTOFFEN avait 80 victoires à son tableau de chasse , le meilleur Anglais , MANNOCK , 73 victoires (*Quid*) .



Ravitaillement (Serveur Internet <http://home.nordnet.fr/~hloridant>)

Je restais dans cette formation de ravitaillement jusqu'au 2 juin où je me rapprochai des lignes ; de nouvelles fonctions m'étaient dévolues , je faisais la liaison entre le 366^{ème} régiment d'infanterie et l'Etat-major , et la sous intendance . J'eus encore la chance de trouver là de parfaits camarades , d'ailleurs au front ne fallait-il pas s'entraider ? Nous étions cantonnés sous nos tentes , en lisière de Mourmelon le Grand qui journellement recevait des obus , quelques uns même s'égarèrent dans notre camp nommé Camp Berthelot . L'homme qui traverse pour la première fois cette région est particulièrement frappé de son air de désolation et de sécheresse , il a peine à croire que l'on puisse y nourrir une seule tête de bétail . Tantôt la terre s'étale en une plaine horizontale recouverte seulement d'un gazon court et desséché , tantôt elle est semée de chaînons , de buttes ordinairement nues , mais souvent revêtues d'un manteau de pins rabougris , c'est la Champagne pouilleuse . Vous dire aussi ce que le cafard nous prenait dans ces régions désolées .

Enfin le 12 juin nous reçûmes l'ordre de nous porter légèrement à gauche . Le déplacement s'effectua la nuit naturellement et à la barbe des boches qui des Monts épiaient sans cesse nos mouvements .

La nuit était d'un noir d'encre et plus d'un d'entre nous s'embourba dans les trous d'obus que la pluie avait emplis , les malheureux en étaient tirés recouverts d'une boue de craie gluante et tenace .



Le résultat des bombardements d'artillerie . Le seul arbre de la route vers Guillemot - août 1916 (Serveur Internet <http://www.worldwar1.com>)

Enfin après 3 heures de marche notre mouvement fut achevé sans avoir essuyé un seul coup de canon , il est vrai que c'était un 13 . Nous fûmes cantonnés à Vadenay village de 400 habitants , mais dont la plupart avaient fui . Le village était situé dans une cuvette et était traversé par une rivière dont l'eau coulait laiteuse de craie . Là la nature semblait plus clémente , quelques prairies verdoyaient et le sol était moins nu ; nous restions là 10 jours , et j'eus la joie de rencontrer un cousin , vagemestre¹⁰ au 330^{ème} régiment d'infanterie , nous étions cantonnés à l'école des liaisons et nous n'étions ennuyés que peu souvent par les avions . Le 25 juin nous reçûmes l'ordre de remonter du côté des lignes , à Bouy petit village bien endommagé par les obus . Dans notre déplacement nous fûmes moins heureux que dans le précédent , au départ , à minuit , une formidable explosion ébranlait l'air , un dépôt d'obus venait de sauter , des éclats étaient projetés à plus de 2 kilomètres , une véritable grêle de fer s'abattit sur nous , il n'y eut que des blessés . Mais les boches veillaient sur les Monts , à la lueur de l'explosion ils avaient deviné notre mouvement sur la route , car peu de temps après quelques sifflements nous parvenaient , leur artillerie nous cherchait , le tir s'allongeait et finalement s'arrêtait à la route , nous avions tous sauté dans les tranchées avoisinantes , tandis que les chevaux se cabraient de frayeur et faisaient culbuter plusieurs fourgons ; enfin après une cinquantaine d'obus , tout redevint calme , il n'y avait que 17 morts et quelques blessés , plusieurs chevaux furent achevés d'une balle dans la tête ; après ce retard nous arrivâmes à la pointe du jour à Bouy et toujours devant nous se dressaient dans leur blancheur de neige , les Monts , où l'on apercevait par instant des

¹⁰ **Vaguemestre** : militaire chargé du service postal (*le Petit Larousse*)

éclatements d'obus . Nous logions dans des abris creusés à même la craie , nous avons trouvé quelques bottes de paille dans les ruines et nous avons pu ainsi nous fabriquer des couchettes .



Une vue des bombardements d'artillerie de la crête Messine (Serveur Internet <http://www.worldwar1.com>)

Là , cela devenait très sérieux , dès qu'un groupe d'entre nous se montrait dans la plaine , il recevait immédiatement une volée d'obus qui très souvent partaient trop court ou trop long . Les nuits se passaient en continuelles pluies de bombes , car des deux côtés l'aviation se montrait tenace , tandis que par instant lorsqu'un tortillard (chemin de fer Decauville) montait les munitions , nos batteries faisaient tonner leurs pièces et détournait l'attention de l'ennemi sur un autre point . Notre abri donnait dans une tranchée et par une pluie d'orage il y eût 20 centimètres d'eau nous perdîmes dans cette affaire toute notre paille de couchage et nous en fûmes réduits à coucher dans la tranchée . La division était en secteur et occupait le Mont sans Nom , tous les jours je faisais liaison mais partout l'on sentait que quelque chose allait se passer ; l'ennemi nous laissait soudain en paix pour tromper ses préparatifs . Chaque jour les ordres devenaient plus sévères , défense de circuler le jour , de faire du feu ; chaque groupe avait sa place bien désignée et sa mission . J'ai rencontré ainsi un entrepreneur de battage que je connaissais particulièrement bien (Charpillon) et je voyais très souvent mon cousin . Enfin le 14 juillet arriva , on le fêta gaiement en sablant le champagne .

Dans l'après midi le Général Gouraud¹¹ vint inspecter ses troupes l'air sombre et pensif . Il nous trouva dans une sape¹² en train de chanter , il écouta

¹¹ Voir sa biographie en annexe , et plus particulièrement le chapitre consacré à la bataille du 15 juillet 1918 .

un instant et repartit plus joyeux , le moral était superbe , tous étaient bien résolus et à leur place . Le soir à 6 heures , un ordre bref nous arrivait et nous enjoignait de nous porter un peu plus en avant , dans un bois de sapins .



Dans la tranchée (Serveur Internet <http://home.nordnet.fr/~hloridant>)

Nous nous regardions sans rien nous dire , mais comprenant . Un officier d'artillerie nous croisant nous dit « Les gars , je crois que ce soir il y aura feu d'artifice » . Une division américaine arrivait à droite , tous des soldats n'ayant jamais vu le front , mais pleins d'un entrain admirable .

Quelques batteries prenaient position derrière nous . Une émotion indéfinissable s'était emparée de nous et arrivés dans ce bois , nous nous mîmes à écrire cette lettre que tout soldat rédige et met dans sa poche avant l'action , lettre d'adieu à tous ceux qui nous étaient chers , lettre qui hélas pour beaucoup fut la dernière , alors on appelait le meilleur camarade - j'en avais deux - et tout en s'efforçant de blaguer c'était la même phrase « Si j'y laisse ma peau , envoie cette lettre » et c'était chose entendue . Un agent de liaison arrivait tout essoufflé et remettait un pli à notre officier qui pour nous était un père , quand il en eut fini la lecture il se prit à penser et regarda ces Monts qui étaient d'un calme effrayant . Puis il approcha et dit « Mes enfants , l'heure approche , où nous serons en plein centre de la grande bataille depuis si longtemps attendue . Restez tous unis dans le danger et que pas un ne regarde en arrière , le sort de la France

¹² **Sape** : tranchée d'approche pour atteindre un obstacle ennemi (*Le petit Robert*)

est entre nos mains » . Oh combien ces paroles nous redonnèrent courage et confiance , et nous disions tous « non , ce n'est pas possible , ils ne passeront pas ! » .



Infanterie britannique , la boue jusqu'aux genoux (Serveur internet <http://www.worldwar1.com>)

Puis il m'appela ainsi qu'un de mes meilleurs camarades et nous donna mission de rester jusqu'à la dernière minute et d'incendier tout , s'il fallait reculer , on nous donna deux musettes de grenades incendiaires et nous attendîmes . Entre temps nous avons appris qu'un coup de main fait par le 366^{ème} d'infanterie avait fait 3 prisonniers qui terrorisés de ce qui allait se passer avouèrent qu'ils devaient attaquer à l'heure H (minuit) , ils avaient donné une foule de renseignements afin qu'on les dirigea le plus vite sur nos arrières . Un calme sans précédent planait sur les lignes et nous nous demandions si réellement ce n'était pas une fausse alerte . Des batteries de tous calibres arrivaient sans cesse ; enfin à 8 heures nous prenions un peu de repos sur ordre de nos chefs . Nous nous établîmes dans une vieille masure , nous étions endormis , chose inouïe , quand une sonnerie de clairons et des cris nous réveillèrent en sursaut . Si nous autres , troupiers nous nous étions reposés , Gouraud , lui , avait veillé avec son Etat-major les nerfs tendus , mais confiant en les vainqueurs de Verdun .

Les coups de téléphone des lignes apportaient sans cesse des modifications à ses plans . L'infanterie des premières lignes avait évacué du terrain dans les Monts , habile manoeuvre , piège magnifiquement tendu dans lequel l'ennemi donna en plein , nous nous trouvions dans les 3^{ème} lignes parmi

nos batteries dont la gueule des canons était déjà braquée vers l'ennemi , le nombre des pièces était fantastique , nous étions complètement rassurés . L'attaque ennemie devait se déclencher à minuit , lorsque subitement à 11 heures d'innombrables fusées rouges montèrent de nos lignes , et puis aussitôt oh ! chose sublime , digne de Gouraud , notre artillerie dans un vacarme d'enfer se mit à tonner de toutes ses pièces d'un tir précipité , déversant des tonnes et des tonnes d'obus de tous calibres sur les lignes ennemies , pleine de troupes prêtes à bondir . Jugez un peu de l'égarement des boches , eux qui devaient attaquer une heure plus tard , tout d'abord ils furent décontenancés et puis ils lancèrent leur attaque , toute leur artillerie répondit à la nôtre et dans un sifflement monstrueux d'obus , la bataille s'engagea , terrible , inouïe .



Un canon de 38 allemand tire le premier coup sur le fort de Douaumont à la bataille de Verdun (*serveur Internet <http://www.worldwar1.com>)*

Les éclatements d'obus , le coup de départ des pièces , les fusées , les incendies , le claquement rageur des mitrailleuses , tout cela illuminait le carnage comme si le soleil eut brillé , cependant que dans le ciel , des avions circulaient comme par miracle , réglant le tir , au milieu des trajectoires d'obus .



Canon britannique en action sur la Somme (Serveur Internet
<http://www.worldwar1.com>)

Les Monts furent bientôt cachés par la fumée de la poudre , la poussière de craie et par dessus les gaz . Et surtout dans cet enfer , ces mots dominaient le grondement : « Ca y est , ils tapent dans le vide , ils sont foutus » . Bientôt la fusillade éclata , se mêla à ce ronflement de la bataille , les boches avaient bondi , et les balles impitoyables ne leur accordaient que quelques bonds , et puis ils retombaient inertes ; cependant ces brutes voulaient passer , alors nos 75 se firent plus rageurs , il était minuit . Assourdis par ce tonnerre , inconscients du danger , nous attendions , nous étions arrosés d'obus de tous calibres , et nous nous faisons bien petits contre les parois de la tranchée , que les gaz commençaient à envahir . Des deux côtés , toutes les forces étaient mises en action . A une heure du matin au moment le plus vif du combat , la tour Eiffel envoya un message par sans fil , ainsi conçu : « Poilus ! Les lueurs de la bataille sont visibles de Paris , le grondement du canon est formidable , tout le peuple est avec vous par la pensée . Tenez au nom de la France . » . Ce fut comme un coup de fouet parmi nous . Paris , la ville si insouciant de la guerre , la ville si gaie , si riieuse , pendant que là bas , des Vosges à la Mer du Nord , des milliers de Français donnaient généreusement leur vie , leur sang , leurs souffrances , comprenait et était prise de peur maintenant . Elle appelait , au secours .



Cadavre dans les barbelés (Serveur Internet <http://home.nordnet.fr/~hloridant>)

« Et bien oui , nous tiendrons , pour nous , pour notre honneur , pour vous tous . » . Les heures nous semblaient des siècles , dans l'attente du jour et comme un poète l'a dit « Chacun seul témoin , des grands coups qu'il donnait , ne pouvait discerner où le sort inclinait » . Enfin à 5 heures un soleil de sang se leva , nous avions des mines terrifiantes , sous nos masques , les yeux hagards et fixes , nous vîmes cette chose effroyable qu'est un champ de bataille . Le sol était criblé , bouleversé , fouillé par les obus et dans la plaine des taches de bleu horizon , nos morts , par endroit des obus étaient tombés en pleine tranchée et tout autour des entonnoirs , des morts , encore des morts . Je dus faire une liaison jusqu'à Bouy ; j'avais peine à reconnaître le paysage de la veille , le petit bois de sapins était rasé , les tombes du cimetière étaient bouleversées laissant voir des cadavres , j'avancais par bonds de quelques mètres , me couchant aussitôt sautant de trou en trou , je mis ainsi 2 heures pour faire une distance de 4 kilomètres , et je l'avoue franchement , un secret pressentiment , me disait « Tu ne peux être tué , c'est impossible » . Je retrouvais mes camarades sans peine .



Champ de bataille (Serveur Internet <http://home.nordnet.fr/~hloridant>)

Soudain à 8 heures du matin , notre artillerie de campagne cessa tout à coup son tir , seule la voix puissante de nos grosses pièces se faisait encore entendre . Nous nous regardions tous , nous demandant ce que signifiait cet arrêt brusque , tandis que les boches redoublaient , des commentaires s'en suivirent , les uns prétendaient que les 75 ne pouvaient plus tirer , les pièces chauffaient , certes oui elles devaient chauffer , d'autres prétendaient que ce devait être un Malvy¹³ ou un Caillaux¹⁴ qui nous trahissait ; lorsque tout à coup l'un des nôtres qui depuis un instant regardait les Monts à la jumelle s'écria « les boches descendent les Monts » . Regardant à mon tour je vis des masses imprécises descendre les pentes bouleversées . Alors d'un seul coup , le même cri se fit entendre « l'artillerie ! » , mais elle ne tirait pas ; les pièces étaient prêtes à faire feu , et tout à coup nous eûmes la clef du mystère , encore un piège de Gouraud habilement tendu . Des masses importantes d'Allemands étaient descendues et occupaient les entonnoirs au bas de la côte . Alors nous vécûmes des minutes inoubliables . Soudain un feu de salve général de nos 75 bouleversait le terrain occupé par l'ennemi sur les Monts , tandis que d'autres prenaient l'ennemi par devant , alors nous comprîmes , c'était la tenaille , quelques uns d'entre nous oubliant toute prudence , montaient sur le parapet pour contempler le carnage .

¹³ Ancien ministre de l'intérieur accusé de complaisance envers les milieux pacifistes . Se reporter à sa biographie en annexe pour plus de détails .

¹⁴ Ancien ministre des finances , soupçonné de germanophilie . Se reporter à sa biographie en annexe , pour de plus amples détails .

Pas un boche ne s'en tira , se voyant pris par devant , ils voulaient revenir sur leurs pas , mais impossible là aussi nos obus faisaient barrage et ceux qui ne tombaient pas et réussissaient à filtrer étaient impitoyablement fauchés par nos balles . Nos artilleurs , le sourire aux lèvres en « mettaient » quelques loustics « envoiaient » fort à propos , cette phrase si connue aux entractes des cinémas et concerts « Pastilles de menthe , marrons glacés , bonbons fondants , pruneaux fourrés . » . Au bout d'une heure tout le terrain était nettoyé de boches qui gisaient par monceaux ; l'ennemi comprit ses fautes , d'abord en trouvant nos premières lignes vides et sur lesquelles tout le feu de ses pièces était concentré et puis le coup de la tenaille l'avait cruellement éprouvé ; alors ils concentrèrent tous leurs efforts sur nos lignes où une pluie d'éclats tombait incessamment . Enfin vers midi , ils comprirent que la partie était perdue pour eux , leur artillerie ralentit son tir , tandis que la nôtre continuait le sien . On entendait les obus ennemis de 380 ronfler tels une locomotive , ils bombardaient Châlons sur Marne .



Poste de radio allemand avancé (Serveur Internet <http://www.worldwar1.com>)

La lutte fut moins chaude dans la journée du 15 , mais vers le soir son intensité s'accrut . Quelques bandes cherchaient encore à s'infiltrer dans nos lignes . Dans l'après midi , je vis un spectacle effrayant . 11 poilus descendaient des lignes cruellement brûlés par les gaz ennemis , se soutenant l'un et l'autre , devant nous une ferme démolie , où l'on apercevait un puits nous tentait , mais l'eau était empoisonnée . Ces 11 blessés l'aperçurent et se précipitèrent pour étancher leur soif . De notre tranchée nous leur criions de ne pas boire ou c'était la mort ; ils hésitèrent un instant , mais n'y tenant plus ils burent , quand tout à coup un obus de gros calibre vint s'abattre en plein sur le groupe . Oh ! Terrible vision , dans la tranchée nous nous étions tous mis à plat ventre , puis les éclats passés nous regardions : 10 corps gisaient inertes affreusement mutilés , tandis qu'un grand diable gesticulait et chantait sur la route ; nous comprîmes , le 11^{ème} était devenu fou , l'explosion l'avait soulevé de terre , sans aucun mal et l'avait

fait passer par dessus un mur . Quelques uns d'entre nous se portèrent vers lui en rampant et le ramenèrent , il n'avait pas un seul éclat , mais avait perdu la raison , tenant des propos incohérents , il fallut presque le coucher à terre de force , puis nous le fîmes transporter au poste de secours .



L'effet d'une pluie de bombes . 2^{ème} division canadienne à Paschedaele , 4 novembre 1917 (Serveur Internet <http://www.worldwar1.com>)

En cette journée mémorable du 15 juillet nous avons sauvé Paris de l'envahisseur , nous avons contenu la formidable poussée¹⁵ . Pendant toute la nuit du 15 au 16 les routes et la plaine furent battues par l'artillerie ennemie , voyant qu'ils ne pouvaient passer , ils avaient juré d'empêcher notre ravitaillement . Depuis le 14 au soir nous n'avions rien mangé , si ce n'est une raie de chocolat , la soif commençait à se faire sérieusement sentir ; les gaz nous brûlaient la gorge , la nuit fut tout de même moins mouvementée et au matin le calme revenait peu à peu , mais nous ne hasardions pas à sortir . Une faim et une soif terribles nous tenaillaient .

Ayant passé avant l'attaque dans les parages où nous nous trouvions , j'avais aperçu un jardin , si bien qu'à la nuit tombante je me glissais en rampant avec un camarade dans le dit jardin , en vue d'y trouver des patates , qui auraient été naturellement dévorées crues , dans un trou d'obus nous nous trouvâmes avec des artilleurs qui en revenaient et qui nous dirent qu'il n'y en avait plus . Poussés par la faim nous continuâmes cependant notre route et nous arrivâmes dans le petit potager , nous avons tous deux conservé le secret espoir d'y trouver quelques tubercules oubliées , mais rien , je m'écorchais les doigts à fouiller la terre en vue de mettre à jour l'un de ces tubercules , mais rien ; lorsque mon amis poussa un cri de joie , il venait de trouver un semis d'oignons . Cela vous semblera bizarre à vous qui lirez ces lignes , vous souriez , mais ne riez pas , plaiguez plutôt ceux qui comme nous se sont trouvés dans cette situation , vous ne savez peut être pas à quoi pousse la faim ? Tout en remplissant ma musette à fond je croquai un de ces oignons , puis toujours en rampant nous regagnâmes la tranchée où l'on nous attendait avec impatience .

¹⁵ Se reporter à l'article de *l'Illustration* du 27 juillet 1918 , dans l'annexe « Extraits de la presse d'époque » et aux extraits du journal de marche de la 132^e division , du 13 au 17 juillet .

Inutile de vous dire avec quelle joie notre arrivée fut accueillie et l'on dévora jusqu'au plus petit de ces oignons . Mais voici que maintenant la soif nous tenaillait , il restait bien une source mais les gaz l'avaient empoisonnée . Il restait bien une source à 10 kilomètres mais c'était s'exposer que de tenter l'aventure ; nous passâmes donc la nuit sans boire .



A la soupe (Serveur Internet <http://home.nordnet.fr/~hloridant>)

Enfin , le 17 au matin n'y tenant plus , on tira à la courte paille pour désigner 3 d'entre nous , pour la corvée d'eau . Mes deux meilleurs camarades dont je causerai beaucoup , furent désignés , ainsi qu'un poilu de 40 ans qui avait femme et enfants . Alors je n'hésitais pas une seconde et je demandais à y aller à sa place ; nous partîmes donc à trois avec chacun 5 bidons de 2 litres , nous fîmes 5 kilomètres à travers les boyaux et nous arrivâmes au poste de secours où l'on nous prêta 3 bicyclettes , mais à la condition de leur rapporter 2 bidons d'eau . Nous n'avancions guère vite sur la route criblée d'obus , mais l'idée que nous pourrions boire nous donnait courage .

Une grande déception nous attendait , un obus avait comblé le puits d'éboulis de toute sorte , ainsi nous avons fait 10 kilomètres pour rien , un officier qui passait vit notre peine et nous indiqua sur une carte une autre source à 5 kilomètres , nous partîmes aussitôt et enfin nous arrivions à cette source tant désirée . Il y avait là une foule de poilus descendus à l'eau ; nous passions chacun notre tour comme à une distribution et celui qui aurait gaspillé une goutte de cette eau se serait sûrement fait écharper . Pour ma part , j'en avalais

bien un litre et une fois mes 17 bidons pleins , nous reprîmes le chemin du retour ; cela ne devait pas si bien se passer qu'à l'aller . Arrivés à 500 mètres du poste de secours , les boches nous aperçurent et nous envoyèrent une volée de 7 obus , au premier , nous ne nous étions pas couchés , mais le second plus près , nous culbuta tous les trois . Nous nous mîmes à plat ventre aussitôt et nous glissâmes dans un petit boyau , abandonnant nos bicyclettes . Dans l'affaire mon casque m'avait échappé , quand je le ramassai il avait reçu un sérieux coup , cependant nos bicyclettes étaient toute avariées . Alors pour bien montrer aux boches que nous étions vivants nous nous levâmes tous les trois sur le talus et après de grands gestes , nous ressautions aussitôt dans le boyau , préférant ne pas attendre leur réponse . Tout le long du trajet nous restant à faire ce n'était partout que poilus tendant leur quart mais nous n'en donnions qu'aux plus abattus , car nous avons perdu 3 bidons dans l'escarmouche . Enfin nous arrivâmes vers nos camarades , c'était avec une véritable férocité qu'ils se disputaient un bidon , certains en auraient vidé un en entier , il fallut les rationner . Enfin , après avoir longuement étanché notre soif , nous reprîmes un peu de notre sérénité ; on nous distribua quelques cartes spéciales de correspondance , où il y avait toutes les mentions telles que : je vais bien , je suis blessé , je suis évacué , il n'y avait qu'à mettre l'adresse et rayer les mentions inutiles .



La dévastation du bois de Derville , septembre 1916 (Serveur internet <http://www.worldwar1.com>)

Dans la nuit du 17 au 18 nous faisons mouvement pour redescendre à Bouy qui avait été terriblement éprouvé , nous logions dans une sape de 7 mètres

de profondeur ; le lendemain j'eus la joie de revoir mon cousin , nous étions tous deux en souci l'un de l'autre .

La division était passé en réserve , l'infanterie avait été cruellement éprouvée ; seule l'artillerie restait en position , des troupes fraîches arrivaient et le 18 à midi l'attaque française était lancée , réussissant partout . Sous une grêle d'obus , les troupes allemandes déjà si durement éprouvées le 15 perdaient du terrain et fuyaient devant nos baïonnettes , tandis qu'à notre droite , les Américains se battaient au corps à corps sur la Marne , nous reprenions à l'ennemi 7 kilomètres en profondeur et ses meilleures positions . Nous restions à Bouy jusqu'au 25 juillet , toujours dans notre abri , nous allions chercher le ravitaillement dans un petit bois sis près de la Veuve , l'ennemi s'en était aperçu , car régulièrement à 5 heures du soir la corvée de soupe était canardée et c'était de continuel tours de force lorsque nous entendions le départ des pièces de 88 et de 130 autrichiennes , car l'obus arrivait avec une rapidité surprenante , nous avions juste le temps de nous mettre à plat ventre , sans culbuter les gamelles de rata qui nous semblaient après trois jours de jeûne d'une saveur exquise . Depuis l'attaque nous ne nous étions pas débarbouillés , aussi jugez un peu de notre tenue ; du bleu horizon , notre costume était d'un blanc sale , une boue de craie jusqu'aux genoux , les cheveux en broussailles , une barbe vieille de 10 jours , la figure terreuse , des yeux hagards seuls marquaient la vie dans le paquet de loques qu'était le poilu . Par bonheur la craie nous préservait des poux . Enfin le 25 le calme était revenu , nous nous hasardions déjà à travers champs pour enterrer nos morts et le soir à 6 heures nous reçûmes l'ordre de descendre au repos . Quels doux mots , aussitôt la joie illumina tous les visages « Enfin le repos » . A 9 heures du soir quelques gradés partaient en automobile préparer les cantonnements , et à 11 heures la division quitta cette triste Champagne , laissant là bien des siens .

A 8 heures du matin le 26 nous traversions Châlons qui pendant la nuit avait reçu des bombes . La population nous fit un accueil indescriptible , de partout l'on nous apportait du café , du tabac , et tout le long ce n'étaient que des cris « Vivent les poilus » . Une vieille femme pleurait sur son seuil et je l'entendis nettement dire « les pauvres petits , ils ont tenu bon , ils sont dans un triste état , sans eux , nous serions bien boches » . A toutes les fenêtres des gens demi vêtus , des femmes en peignoir tenant en leurs bras de tous jeunes enfants , envoyaient force saluts et baisers . Nous autres poilus nous revivions parmi ces civils et nous avons conscience du devoir accompli .



Retour du front (Serveur Internet <http://home.nordnet.fr/~hloridant>)

Mis en joie par tout cela , les chansons de route résonnaient de partout , depuis « vive le pinard » jusqu'à l'immortelle « Madelon » . Et partout aux moindres villages c'était la même joie . Enfin à midi , nous arrivions à Pogny , bourg de 6000 habitants à 10 kilomètres environ de Châlons . Là encore la population se montra très aimable , nous étions cantonnés dans une villa , nous eûmes là de confortables couchettes et un accueil des plus cordial . Nous étions 10 , on nous fit immédiatement à manger , puis la maîtresse de maison nous fit visiter le parc et toutes les dépendances , une rivière traversait ce parc , enfin en un mot , on mit tout à notre disposition . Le soir même nous fûmes tous réhabillés à neuf ; nous nous étions tous précipités avec joie à la rivière , nous étions un peu plus « présentables » .

Bref nous nous sentions revivre . Nous passions une première nuit excellente , à notre réveil un café au lait soigné nous attendait et puis ensuite , nous fîmes un tour du parc avec cette femme et ses enfants .

En passant près de la rivière , mon instinct de pêcheur se réveilla en moi , cette dame s'en aperçut et aussitôt m'offrit tout un attirail de pêche , mais je l'en remerciai et lui demandai simplement la permission de lancer 2 ou 3 grenades ce qui me fut accordé . A midi donc nous eûmes nos 15 kilos de poissons , nous faisons aussi du canot , de la natation et nous dormions encore bien plus que

tout le reste . Une si belle vie ne pouvait durer longtemps et le 31 juillet nous apprenions que nous remontions dans l'Oise , nous devions embarquer par chemin de fer à minuit , nous prenions un peu de repos à 8 heures du soir et à 10 heures ½ on nous réveilla . La dame de la maison nous réveilla elle même , elle ne s'était pas couchée et nous avait préparé le café . Il pleuvait abominablement . Enfin à 11 heures après avoir fait nos adieux nous nous mîmes en marche pour la gare , nous avions 1 heure de route . Et la pluie , toujours la pluie . Au bout d'un quart d'heure nous étions transpercés , nous avions bien un verre d'eau dans chaque chaussure .

Jugez un peu de notre état ; une fois montés dans les wagons à bestiaux , nous étions 15 , nous nous deshabillâmes complètement pour dormir dans la paille après avoir bu un verre d'eau de vie . Le train s'ébranla et le matin à 7 heures un gai soleil brillait , nous nous écroulâmes dans nos toiles de tente , tandis que nous avions accrochés nos effets en dehors du wagon pour les faire sécher . Tout le monde en avait fait de même et notre train provoquait le rire dans toutes les gares , il est vrai qu'il présentait un décor bizarre , avec toutes ces chemises , ces culottes , ces vestes , ces capotes claquant au vent , sans oublier les godillots qui se balançaient lentement . Plus d'un d'entre nous perdit ainsi , soit une chaussure dont les lacets avaient cédés ou une « liquette » que le vent avait arraché , le plus ennuyé était celui qui avait perdu son « grim panton » , pantalon . Où l'effet fut sensationnel , c'est lorsque nous arrivâmes en gare de Troyes . Les quais regorgeaient de voyageurs , jugez de leur étonnement en voyant entrer ce train en gare et tous ces vêtements flottant au dehors . Certains d'entre nous couraient à demi vêtus au buffet , à la recherche du « pinard » , tandis que la foule se pressait aux portières et que les « D'où venez-vous ? Où allez-vous ? » se multipliaient , c'était le 49^{ème} train de troupes qui passait depuis la veille , car pour la division il en fallait 50 .

Nous passons une nuit dans ce train , nous roulions toute la journée du lendemain et le 3 à minuit nous débarquions en plein champs . A 2 heures du matin le 4 nous nous mettions en route , puis le soir nous arrivions dans un petit bois , aux premières maisons de Russi-Bémont , petit village . Nous dressions les toiles de tentes cependant qu'une pluie fine et pénétrante dura une bonne partie de la nuit . A 7 heures le lendemain matin nous nous remettions en marche pour la dernière étape , nous la fîmes dans une boue gluante . Enfin à 2 heures nous arrivâmes à Neufchelles plaisant village sur le canal de l'Ourcq déjà bien abîmé par les obus . Nous étions cantonnés à la cure .



Départ au front (Serveur Internet <http://home.nordnet.fr/~hloridant>)

Pendant ce séjour la liaison devenait fatigante dans ce pays de côtes , dont les routes étaient défoncées mais le moment le plus dur pour nous autres agents de liaison était venu . Le 11 à 9 heures l'ordre de partir arrive ; à 10 heures du soir nous partons pour Mareuil sur Ourcq , et à 11 heures du matin nous arrivons ; nous sommes campés dans un champ derrière le village où quelque chose m'écoeure à juste titre , les habitations sont saccagées , les meubles éventrés , le linge traîne à terre et quand je pense que tout ceci est l'ouvrage de Français , j'en blêmis de rage . Que doivent penser de nous poilus , ces habitants qui ont fui devant l'avance boche et qui vont retrouver tout pillé , éventré , car tout cela n'est pas l'oeuvre de boches , ils n'y sont jamais venus . Est-ce que les officiers n'auraient pas dû réprimer tous ces actes de sauvagerie c'est le mot , mais il est vrai que j'ai vu de mes propres yeux certain officier faire emballer par son ordonnance un vase de Chine qu'il avait volé dans une villa . Alors? Je note cependant que cet officier ne comptait pas dans ma division où tous nous flétrissions ces actes de pillage .

Je passe ma journée à courir les chemins en bicyclette portant des ordres un peu partout , et à 10 heures du soir , nous partons pour Crépy en Valois . Je n'ai pas de chance , après une dizaine de kilomètres je casse la chaîne de ma bicyclette dans un trou d'obus , et je continue ma route à pied ; je suis bientôt rattrapé par un agent de liaison , qui me prend en remorque et nous continuons

notre route . Nous arrivions à Crépy à 9 heures du matin , je changeais de bécane , et dus faire aussitôt une liaison de 10 kilomètres , j'étais de retour à 11 heures et je m'endormis aussitôt d'un profond sommeil , je dormis jusqu'à 5 heures de l'après midi et il fallut repartir en liaison ; à 6 heures je rentrais et j'apprenais que nous repartions dans la nuit pour Morienvall ; je mange quelques biscuits arrosés d'un quart de vin et d'un petit coup de gniolle (eau de vie) .

A 9 heures nous quittons Crépy bien abîmé et pillé de fond en comble ; je pars en bicyclette avec 2 de mes meilleurs camarades dont je reparlerai beaucoup plus tard , un Vosgien et un Marseillais et à 2 heures du matin nous atteignons Morienvall ; les troupes arrivent à 9 heures du matin , je fais 3 liaisons pour ma part dans la journée et le soir même nous repartons pour Saint Jean au Bois .



Tranchées allemandes à la Boisselle sous les tirs anglais (Serveur Internet <http://www.worldwar1.com>)

Nous avons à traverser toute la forêt de Villers Cotteret qui regorge de troupes de toutes armes ; il fait une nuit noire , nous avons mis nos bécanes sur un fourgon , et le convoi s'ébranle par petites fractions d'une trentaine d'hommes , il est 9 heures du soir ; nous nous enfonçons dans la forêt à 10 heures et tout de suite nous voyons que cela n'ira pas tout seul . C'est la quatrième nuit que nous marchons , le jour impossible de dormir , nous sommes comme ivres de sommeil , en un mot nous tenons debout « parce que c'est la mode » . De tous côtés les échos nous renvoient le bruit de sourdes explosions plus nettes à mesure que nous avançons ; les escadrilles ennemies bombardent le bois et mitraillent les routes ; notre tour arrive , nous percevons plus

distinctement le ronflement des moteurs et puis la série d'explosions des torpilles , ainsi que le sifflement des éclats .



Batterie de 155 (Serveur Internet <http://home.nordnet.fr/~hloridant>)

Abandonnant les voitures sur la route , nous sautons dans le fossé , juste comme le claquement rageur des mitrailleuses boches se fait entendre , nous nous faisons alors plus petits , quelques chevaux blessés passent emballés sur la route , cependant que les « ziou ziou » des balles nous font frémir , et que les éclairs des explosions illuminent un instant la forêt . Puis tout se calme , le ronflement des moteurs se perd dans le ciel , c'est fini , nous nous remettons en route allongeant le pas . De tous côtés des cavaliers cherchent leurs chevaux , cependant qu'il faut rouler quelques uns de ces animaux tirés sur le bord de la route , quelques uns , agonisants , se roulent désespérés et hennissent d'une façon lamentable , nous les achevons .

On charge les nombreux blessés sur les voitures , tandis que les morts sont rangés sous les bois .

Nous marchons sans parler tenant d'une main crispée le derrière d'un fourgon , les yeux mi-clos , ivres de fatigue , de temps en temps une gorgée d'eau de vie nous réveille pour un instant . Enfin nous arrivons à 6 heures du matin à Saint Jean au Bois , village situé en plein centre de la forêt de Villers Cotteret , nous cantonnions à l'école . Nous étions tous hors d'état de fournir

une 5^{ème} nuit de marche , pour ma part j'étais à bout ; nous ne prîmes même pas le temps de chercher un abri , nous enfiliions nos capotes et nous nous endormions sur le gazon ; c'était le 14 août . On nous accorda repos de toute la journée. Nous nous réveillons à 1 heure de l'après midi , les membres et le corps endoloris , les yeux gonflés de fatigue ; le cuistot nous a fait le rata , mais à part quelques uns personne ne mange et nous prenons seulement un peu de café . Nous faisons quelques pas pour nous dégourdir un peu et nous nous mettons en devoir de chercher un coin pour passer la nuit . Avec mes 2 camarades dont j'ai parlé , nous entrons dans une maison où nous avons la joie de trouver des lits ; songez donc , un lit pour dormir ! Dieu que cette nuit nous parut bonne . Le lendemain 15 août nous nous levons à 7 heures et je pense que c'est un bien beau jour . Nous faisons notre toilette et nous rendons dans le bois où la messe est dite par un aumônier sur des caisses à munitions comme autel . Vous dire comme ce fut solennel , cette messe dite en ce bois , ce prêtre chaussé de gros brodequins de tranchées et dont on apercevait le bas de lourdes molletières bleu horizon . Partout à travers les troncs d'arbres ce n'était que ce même bleu horizon , ce bleu de la Vierge aussi . Et voici que tout à coup un cantique éclate soutenu par des centaines de poitrines ; et puis ce fut tout , à la sortie du bois c'était un océan de casques et de casques . Pas un bruit , pas une parole , chacun pensait à ce jour si beau où toutes les cloches de la ville sonnent à toute volée , ou bien encore au petit village , là bas dans quelque coin de France , où ce jour là l'église prend un air de fête avec ses bannières déployées sur le saint autel où claquant gaiement au vent de la traditionnelle procession . Chacun de nous pensait aux siens qui certainement ce jour là pensaient eux aussi à leurs maris , à leurs fils , à leurs frères , à leurs pères , à leurs fiancés aussi qui étaient là jetés au vent des batailles , que la mort guettait , souvent victorieuse elle aussi .

Hélas comme tout cela était loin .

L'après midi nous partions à la chasse dans la forêt ; le gros gibier avait depuis longtemps fui ces régions mouvementées , ou était tombé sous les balles d'habiles poilus ; quelques lapins farouches restaient seuls , j'en tirai un de loin et le manquai , nous tirions à l'arme de guerre naturellement . Un camarade plus heureux abattit un faisan , quelques instants plus tard une de mes balles bien dirigée coupa un pigeon en deux , nous avons 2 pièces au tableau , quelques uns avaient cueilli des champignons , le soir , nous mangions le produit de notre chasse , nous l'avions même copieusement arrosé , nous étions très gais , du coup nous n'avions pas eu le cafard .

Trois jours après nous partions , le 18 au soir nous plions bagages et à 10 heures du soir nous nous mettons en route par un beau clair de lune . Je pars avec mes 2 amis en tête du convoi , tous trois en bicyclette . Nous fûmes un instant inquiets , des avions boches ronflaient sourdement sur nos têtes et étaient canonnés par l'artillerie , mais ils allaient sur Paris et un loustic cria « attendez un instant , je vais vous donner une lettre pour ma bourgeoise » , puis il ajouta

« y vont être forcés de mettre un entracte de plus au ciné , mais ça leur apprendra à aller rigoler pendant qu'on se fait casser la ... figure »!!

Nous traversions la forêt c'était une vraie promenade dans la fraîcheur de la nuit et les parfums du bois , quelques chouettes poussaient leur cri , auquel un farceur répondait . Parfois des coups de canons situés en deçà de l'Aisne nous faisaient tressauter ; puis ils devenaient plus distincts , au bout d'un instant nous étions sur les bords de l'Aisne que nous traversions sur un pont haubant 3 fois déjà coupé par l'ennemi . Un train blindé sur une voie longeant la rivière arrosait consciencieusement les lignes d'obus . 5 minutes plus tard nous étions dans le Francoport (près de Rethondes) qui était évacué et déjà bien endommagé . Le jour commençait à poindre et nous nous installions dans une maison en assez bon état . Nous couchions dans la paille au grenier , tout à fait sous les tuiles et la première nuit il nous fallut déménager ; les escadrilles ennemies bombardaient et notre artillerie antiaérienne tonnait sans relâche , les éclats retombant , passaient au travers des tuiles .



1st Lancashire fusiliers dans la tranchée , 2 juillet 1916 (Serveur Internet <http://www.worldwar1.com>)

Nous passions la nuit dans une tranchée , puis au petit jour nous nous établissions en lisière de la forêt de l'Aigle ; nous passions notre journée mes 2 camarades et moi à nous creuser un abri . Armés de pelles et de pioches nous creusions , évidions , étayons et notre ouvrage était fort avancé le soir , il ne restait plus qu'à le recouvrir , ce que pleins de courage nous fîmes le lendemain , et à la fin de la journée nous avons un abri confortable pour 3 , bien étayé , recouverts de rondins et de gazon . Evidemment , il n'aurait pu résister à

un obus , mais nous étions garantis des éclats et des balles . La liaison était abondante et pénible surtout la nuit , là nous étions à 12 kilomètres des lignes qui passaient par Puisalème , le plateau de Luennevières , la ferme des loges ; quelque chose vint troubler notre quiétude , la compagnie de pontonniers qui gardait le pont de l'Aisne remontait plus haut établir une passerelle . Il fallait donc prendre la garde du pont , nous étions 4 de ma formation , mes 2 camarades étaient du nombre . Le premier soir l'un d'eux le Vosgien était de garde de minuit à 2 heures avec un camarade , le Marseillais et moi nous prenions le lendemain .



Passerelle à travers bois (Serveur Internet <http://www.worldwar1.com>)

Toutes les nuits le pont était « sonné » par les avions boches , mais nous redoutions bien plus les espions qui cherchaient à faire sauter ce pont , il avait été ainsi détruit une fois , mais le génie l'avait réparé . Enfin notre tour de garde arriva je dis notre quart nous étions sentinelle double, à 11 heures et demi nous quittions notre abri et à minuit nous prenions la faction . Nous avions en ce temps là un adjudant un peu « rosse » , il faut que je dise d'abord qu'il avait 15 ans de service et pour n'être qu'adjudant il fallait bien qu'il soit moins intelligent que les autres . En Champagne il s'était fait remarquer par son empressement à gagner les abris à la moindre alerte , ce qui lui valut du reste une bonne farce , car l'un de nous lui fit une citation avec ce motif « Officier plein de prudence , sous un violent barrage d'artillerie a trouvé le premier le chemin des abris . » . Nous avons cloué cet écrit à la porte de son abri ; jugez un peu de sa fureur , ne sachant qui avait fait cela de nous trois , il nous avait à l'oeil comme l'on dit , mais nous aussi du reste . Il était d'une gentillesse sans égale pour nous lorsque nous étions en ligne mais d'un méchanceté incomparable aussi , lorsque nous étions au repos , il n'était d'ailleurs pas aimé des officiers , il était constamment ivre ; mais je reviens à mon sujet . Au

premier tour de garde il s'était levé et était allé au pont pour tâcher de prendre le Vosgien en défaut , mais n'avait pas réussi . Celui ci nous avait prévenu ; j'étais même persuadé qu'il viendrait à mon tour de garde et je m'apprêtais à bien le recevoir , j'avais convenu avec le Marseillais que ce serait moi qui ferait les sommations . Nous étions dissimulés tous deux de chaque côté du pont et il était impossible de nous apercevoir ; nous écoutions les moindres bruits , il pleuvait un peu , les avions n'étaient point venus , il n'y avait plus de doute , du moment qu'il n'y avait pas de danger , il viendrait . Enfin vers 1 heure du matin j'aperçus vaguement une silhouette sur le pont , je fis signe à mon camarade qui riait du bon tour que nous allions lui jouer . Une chose m'étonnait cependant c'est que je n'eusse pas entendu la sentinelle de l'autre côté du pont faire les sommations et malgré tout je me disais « si c'était un espion » . Enfin je reconnus sa petite taille et je vis sa silhouette se profiler plus nettement . Il allait pas à pas , rasant le garde-fou tout heureux déjà de nous surprendre , il était à 5 ou 6 mètres de moi , lorsque d'un bond je me trouvai au milieu du pont et m'écriais « halte là , ou je fais feu » ; je faisais mouvoir la culasse de ma carabine et je le mis en joue . Cela se fit si rapidement qu'il ne put dire un mot croyant fermement que je ne l'avais pas reconnu ; il avait une frousse intense et se mit à crier « Ne tirez pas c'est votre adjudant » , je lui fis les sommations d'usage tandis que mon ami se tenait les côtes de rire . Alors il me reprochait de n'avoir pas fait les sommations . A quoi je répondis qu'à la première occasion je tirerais sans hésiter sur quiconque viendrait ainsi la nuit , se dissimulant tel un malfaiteur . Furieux il repartit et le lendemain il conta son aventure aux officiers qui rirent de bon coeur , inutile de vous dire qu'il ne revint jamais nous inspecter étant de garde .



A plat ventre après l'explosion d'un obus (Serveur Internet
<http://www.worldwar1.com>)

A côté de ces moments plaisants , nous en passions de moins risibles¹⁶ , souvent nous faisons notre faction à plat ventre , tiraillant sur des ombres qui passaient dans le ciel , les torpilles tombaient tout autour du pont avec des craquements et des sifflements qui nous faisaient tressaillir . Quelques unes explosaient avec un bruit sourd dans l'Aisne et nous procuraient ainsi des fritures monstrueuses que les pontonniers de la passerelle n'avaient plus qu'à ramasser au fil de l'eau . Dans ces nuits mouvementées notre faction finie nous regagnions notre Palace Hôtel avec joie (c'est ainsi que nous avons baptisé notre trou) . Car à côté des autres c'était bien (Palace) , nous avons tendu des grillages sur quelques piquets fortement enfoncés et nous avons coupé force fougères que nous avons étendues dessus , nous étions ainsi en possession d'une grande couchette pour 3 et qui n'était ma foi pas trop mauvaise , puisque les officiers nous en firent établir une pareille dans leur gourbi , une caisse à munitions nous servait de table et quelques douilles d'obus , de sièges . Une grande couverture servait de porte à la mode orientale au-dessus de laquelle , une coiffure de plumes de peaux rouges trouvée dans une habitation , donnait à ce trou un aspect d'habitation d'Indiens , du reste à la suite de cela on ne nous

¹⁶ Se référer pour cela aux extraits du journal de marche de la 132^e division , du 19 au 23 août 1918 , en annexe .

désignait plus que « les 3 Mohicans » . Nous avions toujours avec nous notre chien boche , Fritz , qui préservait notre musette de vivres de la dent des rats .

Il y avait dans ce bois un fouillis inimaginable , partout ce n'était que vestiges de campement et inmanquablement les totos (poux) nous firent la guerre . Pour moi l'existence devint tout à fait insupportable , j'avais beau changer d'effets , prendre des bains , le lendemain c'était la même chose . Certains d'entre nous n'y prenait point garde ; quelques farceurs confectionnèrent des cartes postales en collant ces ennuyeux insectes en forme de bateaux ou d'aéroplanes . Enfin si ce n'eût été les totos nous aurions eu là une existence assez douce , nous étions très bien ravitaillés et nous n'étions sonnés que peu souvent par les obus boches .



Barraquement allemand détruit lors de l'attaque de la crête Messine (Serveur Internet <http://www.worldwar1.com>)

Enfin le 8 nous quittions notre Palace pour nous porter à Puisalème , à 4 kilomètres de Noyon que nous devons prendre ; nous prenions le devant à bicyclette , nous les Mohicans , tandis que les officiers partaient à cheval . Il était midi , la pluie nous menaçait , tout alla bien pour un moment , mais l'orage se déclencha et la route devint pitoyable , nous roulions ainsi tout doucement pendant tout l'après midi , le jour déclinait , nous arrivions à un carrefour , après avoir consulté notre carte nous prenions à gauche vers Tracy le Mont , commettant là une grave erreur car c'était par Tracy le Val qu'il fallait nous diriger . A 7 heures nous arrivions à Tracy le Mont , je veux dire où était Tracy , car il ne restait rien , absolument rien de la ville qu'un amas de pierres calcinées . Nous devons passer à gauche de l'église , mais hélas où était ce monument , il n'y avait plus de route et parfois il fallait porter nos bécanes , enfin à force de recherches dans les ruines je découvris un morceau de

colonnade et un pan de mur original , il n'y avait pas de doute , ce devait être l'emplacement de l'église , nous reconnaissons aussi qu'il y avait eu une route , mais la nuit venait et nous marchions à tâtons ; nous arrivions dans un ravin qui avait dû être boisé , mais dont quelques troncs hachés par la mitraille marquaient seuls l'emplacement d'un bois , des cadavres franco-boches gisaient dans ce terrain remué tant de fois par les obus , là la lutte avait été particulièrement chaude . Là-bas à 3 kilomètres les fusées des lignes montaient en zigzaguant et retombaient lentement .



Cadavres allemands (serveur internet <http://home.nordnet.fr/~hloridant>)

Puis soudain nos 75 tonnèrent dans le ravin ; alors , je me précipitai dans cette direction pour me renseigner ; je trouvai un officier qui très aimablement me donna toutes indications utiles , le village de Puisalème était à droite , mais très charitablement il me pria de faire bien attention , car il n'y avait plus pierre sur pierre . Après nous être reposé un instant nous reprenions notre promenade qui n'avait rien de charmant , dans une boue de 15 centimètres portant nos bicyclettes sur notre dos , tombant parfois dans les trous d'obus , et en ressortant couverts de boue , nous arrivions ainsi au bout du ravin où devait se trouver le village . Ne voyant rien , nous allumions une lampe électrique dont nous cachions la lueur sous nos capotes et après avoir consulté notre carte , il n'y avait plus à douter , nous devions être arrivés ; nous cherchions chacun de notre

côté , buttant à chaque instant contre des morts , et finalement j'aperçus un piquet surmonté d'un écriteau et je pus lire en fixant bien « Ici était Puisalème » ; je sifflai mes 2 amis , nous regardions aux environs , rien ne décelait la présence d'habitations , ayant avancé un peu , nous trouvions enfin un pan de mur à demi enfoui sous des fils de fer et puis quelques autres traces apparurent . Oui , il y avait eu un village , mais il était impossible de savoir comment il était disposé . D'énormes obus de 380 avaient retourné les fondations . Le front était là depuis 4 ans , il y avait 2 jours que nos troupes avaient forcé le boche à reculer et il s'était cramponné aux abords de Noyon que nous devions attaquer .



Après la canonade (Serveur Internet <http://home.nordnet.fr/~hloridant>)

Nous écoutions si nous entendions quelque bruit mais rien , je tirai 3 coups de feu comme cela avait été convenu pour nous retrouver avec le gros de ma formation mais personne ne répondit , nous sifflions rien , c'était le silence , un silence de mort . Nous nous étions assis sur un pan de mur et nous attendions tout en fumant une pipe dont nous cachions la lueur dans nos casques . Par 2 fois encore je tirai 3 coups de fusil , rien , enfin le sommeil allait s'emparer de nous lorsque 3 coups de feu nous tirèrent de notre torpeur , nous répondions aussitôt . Enfin le gros de la troupe arrivait , on entendait nettement sur le plateau de la ferme des Loges si célèbre par ses combats , les jurons des conducteurs et les blagues de quelques loustics . Enfin nous nous rejoignons , il était impossible

de rien distinguer , l'adjudant dont j'ai parlé plus haut voulait à toute force trouver la carrière où nous devions cantonner ; alors j'usai de ruse pour le persuader qu'il était plus prudent de coucher sur place et lui fit remarquer que le sol était jonché de grenades , alors il n'insista pas . J'avais dit cela dans le seul but de nous faire camper où nous étions , car nous étions tous rompus de fatigue . Je réussis dans ma tentative et nous couchions dans un abri à demi effondré . Une forte odeur de cadavre nous prenait à la gorge , la nuit se passa néanmoins assez calme , et quelle ne fut pas notre stupéfaction au réveil en apercevant au dessus de nous , les deux jambes à demi rongées d'un cadavre qu'un obus avait déterré . Nous avons ainsi dormi avec les morts . Je bouclais mon sac et sortais au plus vite , curieux de voir un peu l'aspect de notre nouveau secteur . Hélas , devant moi le plateau de Luennevieres remué de fond en comble par les obus , les mines , les tranchées , ça et là quelques taches de bleu horizon , nos morts , et quelques capotes grises , les morts de l'ennemi , quelques cadavres de chevaux apparaissaient plus nettement , nous nous trouvions dans un ravin qui avait dû être boisé , quelques tronçons de tranchées de nos anciennes lignes subsistaient tandis que dans le bas , les lignes allemandes se reconnaissaient à leurs blocs de ciment bardés de fort fils de fer , à leurs sapes bouleversées par nos mines , et puis partout des casques , des fusils boches , un inextricable fouillis de fils de fer barbelés , de piquets .



Une tranchée allemande abandonnée sur la crête Messine ; à noter les grenades à main en bas à gauche (serveur Internet <http://www.worldwar.com>)

Là , était la ligne Hindenburg , toute remuée de nos obus , on en comptait 12 au mètre carré . Un entonnoir immense , le plus grand que j'aie jamais vu , provenait de l'explosion d'une de nos mines , il avait bien sans exagérer 20 mètres de diamètre et 10 de profondeur , nos sapeurs avaient dû creuser un

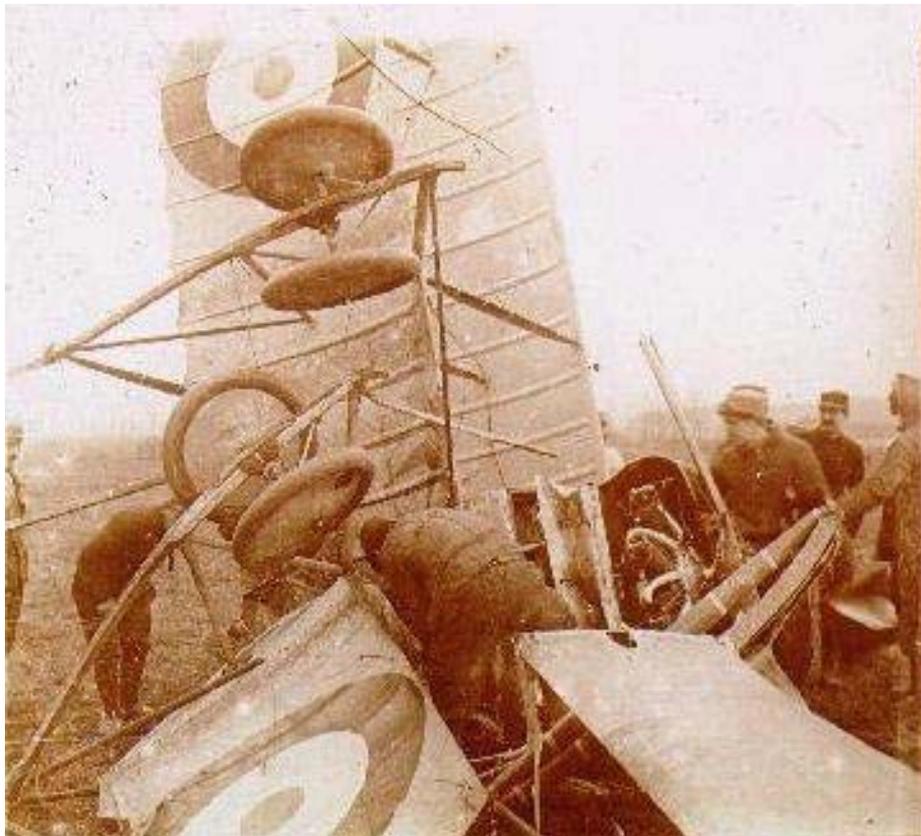
tunnel de 300 mètres , mais la tranchée allemande avait été complètement anéantie . Nous nous dirigeons ainsi vers une carrière dont on apercevait l'entrée noire au bout du ravin . Le poste de secours était installé là , et les brancardiers s'occupaient à sortir les cadavres boches du souterrain ; une quarantaine d'ennemis avait trouvé là une mort terrible par nos gaz . Nous nous installions dans cette carrière nommée « Creute Lallain » qui avait été aménagée d'une manière confortable par l'ennemi , rien n'y manquait , lits , chaises , tables et tout un tas de choses que les pillards avaient glané dans les villages voisins . Des trous de mines avaient été pratiqués dans le bas des piliers , le génie avait très minutieusement fouillé la carrière et n'y avait rien trouvé d'anormal , cependant 1 mois après nous apprenions qu'elle avait sauté ensevelissant 150 hommes , l'ennemi avait placé des mines à retard dans les voûtes .



Trous d'obus , 4^{ème} division canadienne à Passendaele , 14 novembre 1917 (Serveur Internet <http://www.worldwar1.com>)

Inutile de vous dire si la liaison était pénible à travers le champ de bataille , le soir même je partais aux lignes qui étaient là à 3 kilomètre devant Noyon ; vous dire aussi l'impression que je ressentais de me trouver seul dans une nuit noire , au milieu de tous ces cadavres et dans un terrain impraticable . Par moment je me trouvais arrêté par un épais réseau de barbelés , il fallait alors que

je cherche un passage . Et puis arrivé aux lignes dans l'enchevêtrement des boyaux il fallait chercher le poste du colonel . La première fois je cherchais bien pendant une heure . Au retour l'artillerie ennemie battait la plaine et je fis plus d'une fois des « plats-ventres » quand les sifflements se rapprochaient . Le lendemain je fis une liaison qui mérite d'être contée ; j'avais déjà eu bien des émotions , mais j'en ressentis une fameuse . Il était 9 heures du matin , l'attaque française était lancée de toutes parts , l'ennemi ne reculait que pied à pied , je traversais la plaine de Cuts légèrement à droite de Noyon . Un avion boche venait de s'écraser à quelques 100 mètres , j'accourus ainsi que 2 ou 3 artilleurs , dans l'espoir de mettre le pilote en cage si toutefois le vieux Bon Dieu allemand , lui avait sauvé la vie . Hélas , le Bon Dieu boche ne s'était pas montré clément , le pilote gisait écrasé sous son moteur . Je ne m'arrêtai pas plus longtemps « Encore un de moins » .



Fin de bataille (Serveur Internet <http://home.nordnet.fr/~hloridant>)



Bois des satyres (Serveur Internet <http://home.nordnet.fr/~hloridant>)

Je traversais ce qui avant notre attaque fut un bois , car il n'en restait que quelques troncs d'arbres éventrés ; là la lutte était terrible pendant l'attaque , et avait dégénérée en corps à corps , il n'était pas rare de voir un bleu horizon et une capote grise entrelacés jusque dans la mort mais ce qui réjouissait le coeur (car nous étions devenus sanguinaires) c'était de voir que pour un Français , il y avait bien 3 boches de tués . Je fouillais du regard les trous d'obus m'attendant toujours à trouver dans nos morts un visage connu , quand soudain , effet de magie , il me sembla voir un boche remuer . Je m'arrêtais aussitôt et chargeais ma carabine , car certains boches ne voulant pas se rendre se cachaient dans les trous ; ainsi je croyais fermement avoir affaire à un de ces gaillards .

Il était étendu là , la tête reposant sur son bras , dans une position de dormeur , près de lui à portée de main était son fusil . Une grande joie s'était emparée de moi , j'aurais donc le plaisir d'en tuer un , je regardais aux alentours , et reportant les yeux sur lui , il me sembla nettement qu'il remuait . Plus de doute , ne voulant pas le prendre en traître , je le mis en joue et je criais « Holà Fritz » ; rien , le tenant au bout de mon fusil , je m'approchai et rappelai . Rien . Je m'approchais pas à pas et plus je le regardais , plus il semblait qu'il feignait la mort . Du canon de ma carabine je lui piquais les reins , le corps remua , alors , résolu je lui envoyais un grand coup de pied dans

le dos , espérant ainsi que si réellement il vivait , il bougerait , mais rien ; je le pris par un bras et d'un seul coup je le retournais , et enfin du sang coula , je relevais la tête et je vis un petit trou noirâtre derrière l'oreille . Il avait reçu une balle étant à plat ventre , la mort avait été instantanée , c'est ce qui explique sa pose si naturelle .



Cadavre allemand (Serveur Internet <http://home.nordnet.fr/~hloridant>)

Enfin je vis bien que ce jour là je n'aurais pas la chance d'en tuer un . Je pris son portefeuille et l'ouvrit , il y avait des lettres que je ne pus lire et une photographie par laquelle je vis qu'il était marié et père de 2 enfants . je remis le portefeuille dans sa poche et pris seulement son casque sur lequel était tracé ces 2 mots : « Nach Paris¹⁷ » . Hélas mon pauvre Carl , me dis-je , tu as du retard .

Je continuais ma route , on s'occupait déjà à creuser des tranchées dans lesquelles on empilait les cadavres , puis on comblait les fosses que l'on surmontait d'une croix grossière et d'un écriteau « 20 Français tombés le ... » ou bien « 30 Allemands inconnus » . J'arrivais enfin aux lignes où je remettais mon pli et je m'aperçus que l'on faisait encore de nouveaux préparatifs ; à 5 heures du soir la première vague d'assaut précédée des tanks bondissait et avait bientôt atteint Noyon , à 6 heures la ville était entre nos mains et à 7 heures j'y allais en liaison .

¹⁷ A Paris .

Par moments des mines à retard volatilisèrent les habitations , cependant que l'artillerie lourde ennemie tirait sans relâche . Des habitants m'apparurent ces pauvres gens ne pouvaient causer tant leur joie était grande , et pleurant , tendaient les poings vers l'ennemi . Ils mourraient de faim et de misère et dévoraient le pain blanc que nous leur donnions .



Le 10^{ème} Worcesters faisant des prisonniers , 3 juillet 1916 (Serveur Internet <http://www.worldwar1.com>)

Il ne restait plus de jeunes filles , les barbares les avaient emmenées , pour en faire ce que l'on pense , exploit de la Kultur germanique . Mais maintenant passaient en colonnes par quatre encadrés de Sénégalais et tête basse , ceux qui , 2 heures plus tôt , étaient là en vainqueurs , et qui maintenant étaient vaincus . « Ils ne crânent plus , Monsieur » , disait une vieille bonne femme à un officier , « vous vous donnez bien du mal avec cette vermine » . Nous avons fait 3 000 prisonniers dont 200 officiers , parmi eux se trouvait le gouverneur boche de Noyon , voici comment ce dernier s'est fait pincer , pendant notre bombardement , il s'était mis à l'abri dans une cave , notre attaque avait été si furieuse que la panique était chez les boches qui fuyaient de partout , ce que voyant , le propriétaire de la cave plein de sang froid , en verrouilla très habilement la porte , et quand nous fûmes maître de la ville , il appela un officier et tout en riant lui dit : « Mon lieutenant , venez voir un peu par ici , j'ai là dans ma cave un grand diable de boche , j'ai bien peur qu'il fausse ma serrure , tant il se démène là dedans » . Quelques poilus allèrent ouvrir et encadrèrent

mon boche écumant de rage , tandis que le possesseur de la cave , un petit vieux voûté riait aux éclats et lui disait « Excusez moi , mais je n'osais pas vous ouvrir avant , j'avais trop peur qu'il vous arrivât un accident » . Cet Allemand comprenait très bien le Français et il osa traiter ce brave habitant de lâche , ce que voyant , le bon vieux lui répondit toujours en riant « lâche si vous voulez , mais en attendant on ne vous lâche pas encore , allez » . Et l'on emmena cet homme qui avait enlevé des jeunes filles à leurs parents , qui avait fait fusiller tant d'innocents .



Matériel détruit (Serveur Internet <http://home.nordnet.fr/~hloridant>)

Noyon était semé de pièges , en ouvrant une porte , on provoquait l'explosion d'un obus , en prenant une chaise pour s'asseoir une grenade explosait , en ouvrant une porte , en montant un escalier , partout des explosions et partout , hélas , que de victimes . Un accident se produisit ainsi à 300 mètres d'où je passais , il y avait là un abri boche , une paillese se trouvait juste à l'entrée . Quatre poilus y pénétrèrent et sans plus réfléchir écartèrent la paillese , une formidable explosion bouleversait tout et lorsque j'arrivais , je ne trouvais plus que 4 cadavres ; la liste de tous ces pièges serait trop longue , et c'est avec un raffinement de cruauté que l'ennemi tendait ces embûches . Notre attaque ne s'arrêta pas là et se continua jusqu'à l'Ailette , rivière célèbre par ses combats , nous avons en 4 jours enlevé 20 kilomètres à l'ennemi .



La célèbre Grosse Bertha , canon allemand de 42 cm du type de ceux utilisés contre les forts belges 1914 (*Serveur Internet* <http://www.worldwar1.com>)

En passant je note que dans un bois , nous avons trouvé l'emplacement d'une Bertha , pièce à longue portée qui bombardait Paris , l'emplacement était vraiment curieux au point de vue installation . La division eût beaucoup de pertes à cette attaque , le 166^{ème} d'infanterie surtout , notre général (Huguenot¹⁸) avait été grièvement blessé . J'eus la chance de trouver en pleine bataille , un lieutenant habitant la même maison que moi à Paris ; par contre je ne devais plus revoir mon cousin dont le régiment le 330^{ème} avait été réduit à rien et qui était remplacé par le 298^{ème} . Notre attaque était terminée , les morts étaient enterrés , lorsqu'en suivant un boyau je trouvais un des nôtres étendu les bras en croix sur le talus , c'était un oublié , mes 2 amis et moi nous nous mettions en devoir de l'enterrer , nous l'avions fouillé mais pas le moindre papier , pas de plaque , rien , un lâche l'avait détroussé , c'était un caporal du 330^{ème} d'une trentaine d'années , le malheureux avait la poitrine défoncée par un

¹⁸ Lire ses états de services dans l'annexe « biographies » .

éclat d'obus . Tout en grommelant contre les lâches qui détroussent les morts , nous creusions une fosse de 60 centimètres environ de profondeur , je pensais en moi-même , à la mère , à la femme peut être de ce malheureux , qui quelque part en France pleurait silencieusement , espérant encore des nouvelles , hélas il devait être porté disparu , et il était là , inconnu ; la cruelle destinée était là aussi , nous allions l'enterrer , l'effacer du monde et personne ne saurait jamais ce qu'il était devenu . Le trou creusé nous étendions ce brave sur une couverture puis nous le couchions tout doucement et recouvrons de cette terre qu'il avait arrosé de son sang . Puis nous fîmes un semblant de croix où nous attachions un écriteau « Ici repose un inconnu , caporal au 330^{ème} R. I. » ; tirant mon portefeuille , je pris un crayon et un papier , puis j'écrivis ceci « ici , a été enterré un caporal d'une trentaine d'année , barbe châtain , grand , inconnu , n'ayant trouvé aucune pièce d'identité sur lui , enterré le 12 septembre » .



Fossoyeurs (Serveur Internet <http://home.nordnet.fr/~hloridant>)

Ceci fait nous enfermions ce billet dans une bouteille que nous piquions en terre , il y avait ainsi une croix de plus dans ce champ de bataille .

Enfin le 15 septembre nous apprenions avec joie que nous descendions au repos à Betz ; nous étions dans un bien triste état , à minuit nous faisons mouvement à pied , puis à 15 kilomètres de là des camions autos nous attendaient ; nous étions à midi à Betz , c'est avec un grand plaisir que nous trouvions de l'eau , car depuis que nous étions en ligne c'est-à-dire depuis le 9

nous avions peine à nous en procurer pour boire , lorsqu'il pleuvait nous tendions nos toiles de tente et nous recueillions l'eau de pluie dans des gamelles . Dès notre arrivée on nous avait distribué du linge neuf , car le nôtre était dans un bien triste état , il était bien difficile de deviner le bleu horizon sous l'épaisse couche de boue dont nous étions recouverts , et puis les totos nous faisaient une guerre atroce , aussi quel changement quand nous fûmes bien douchés et habillés à neuf . Nous cantonnions dans une grange , où le propriétaire n'avait pas ménagé la paille , inutile de vous dire si nous en écrasions dans cette paille .

Les habitants étaient assez complaisants pour nous . Un cinéma de l'armée avait été installé , et c'est là que nous passions toutes nos soirées , nous passions ainsi 13 jours de bon repos , on avait pendant ce temps reformé les régiments et renforcé les armements . Hélas on ne voyait pas de fin à cette terrible guerre et bien nous continuerions .



Cadavres sur la côte 304 (Serveur Internet <http://home.nordnet.fr/~hloridant>)

Le 29 nous partions précipitamment par camions qui arrivèrent à la nuit à Horoy sur Ourcq , village complètement démoli , nous couchions là dans des caves et le matin nous repartions pour une destination inconnue , mais avec la carte nous comprîmes que nous allions au Chemin des Dames , car on apercevait Soissons à notre gauche . Nous faisons halte à Lechelle , village complètement

rasé , nous étions en réserve , tandis que notre artillerie renforçait la division qui occupait déjà Soissons , nos tanks également faisaient du bon travail mais furent fortement éprouvés par le feu des pièces contre tanks de l'ennemi . Plusieurs de ces engins sautèrent mais Soissons était à nous . Nous devions attaquer le Chemin des Dames le lendemain , quand une division américaine s'en chargea , ils menèrent le combat si durement que l'ennemi lâcha pied , mais hélas , bien des uniformes kakis jonchaient le champ de bataille , et de nouvelles croix allaient augmenter le bois de croix des infortunés qui auparavant s'étaient rués à l'attaque de ce même Chemin , mais qu'un traître du gouvernement , Malvy avait lâchement vendu à l'ennemi et c'est avec rage que nous regardions ces vieilles croix , triste souvenir d'une trahison ; ce qui nous révoltait encore plus c'était de sentir ce lâche en liberté , car un gouvernement incapable et sans énergie n'osait pas le condamner . Oui n'est-ce-pas tout s'enchaîne en condamner un c'était se condamner eux-mêmes , car tout s'enchaîne . Mais n 'a-t-il pas fallu que le poilu français fasse un effort suprême et contenu pour vaincre un ennemi 10 fois mieux organisé que nous , et qui puisait au sein même de notre gouvernement tous les renseignements nécessaires . Heureusement , malgré tout il s'est trouvé des hommes , ce que j'appelle des hommes , qui d'un effort suprême eux aussi ont combattu ces lâches . Nous restions 3 jours seulement à Lechelle et logions dans des carrières et un tunnel de chemin de fer que les boches avait fait sauter .



Explosion sur la route Menin du côté de Zonnebecke , 20 septembre 1917 (Serveur Internet [http ://www.worldwar1.com](http://www.worldwar1.com))

Enfin le 3 octobre nous embarquons par voie ferrée , pour une destination inconnue ; nous nous étions déplacés la nuit et devions embarquer à minuit , mais les avions ennemis arrosaient copieusement cette gare de bombes , il fallut donc rétablir la ligne , ce que le génie fit très rapidement et à 5 heures le train s'ébranla , nous étions comme toujours dans des wagons à bestiaux , enfin nous passons à Montdidier puis à Amiens , et le lendemain matin nous nous réveillons à Boulogne sur Mer , plus de doute c'était pour la Belgique et tout le long du train c'était la répétition de « Pour une fois , sais-tu , Monsieur , je vais en Belgique » . La mer nous apparut et nous la longions jusqu'à Dunkerque . Il faisait un temps gris et froid , un brouillard épais cachait le soleil ; la mer était mauvaise , car de hautes vagues écumantes montaient à des hauteurs prodigieuses , cependant que les mouettes poussaient leurs cris et planaient dans les airs . Tout le long de notre trajet ce n'était que troupe anglaise , et les « Good bye » retentissaient . La population manifestait nettement sa joie de voir des troupes françaises arriver , car il n'y en avait pas encore eu . La nuit vint , les phares perçaient la brume de leurs tentacules de lumière ; nous nous endormions transis de froid pour nous réveiller aux cris de « on débarque » . Il faisait une nuit noire , de tous côtés les Anglais accouraient et éprouvaient une grande joie de nous sentir parmi eux , et les « Well , guerre finish » s'entendaient de toutes parts . Ils pensaient que du moment que nous arrivions la victoire était certaine .

Enfin le convoi s'ébranla , quelques têtes parurent aux fenêtres et des cris de surprise , les habitants reconnaissaient les Français et des « Enfin ils arrivent » s'entendaient . Nous chantions pour oublier la fatigue et la « Madelon » et le « Tipperary » retentissaient ; nous avons débarqué à Cassel le 6 à 10 heures et à minuit nous arrivions à Sainte Marie Cappel . Rien d'ouvert , point d'abri , une gelée blanche couvrait le paysage , nous nous endormions donc au bord de la route , mais hélas pas pour longtemps , le froid nous réveilla , un camarade qui passait nous prévint que l'église était ouverte , claquant des dents nous nous y rendîmes , elle regorgeait de poilus de toutes armes , couchés , qui sur les chaises , qui sur la dalle , les premiers arrivés ronflaient même dans la chaire et sur le tapis de l'autel . Ma foi je n'hésitais pas , il faisait meilleur là que dehors , mon ami et moi nous étendions une couverture près de la table de communion et nous nous endormions , pensant bien que le Bon Dieu n'en serait pas offensé , d'ailleurs ne combattions-nous pas les profanateurs et les démolisseurs d'églises ? Enfin à 7 heures du matin , une sonnerie de clochette me réveilla , je ne comprenais plus bien ce que je faisais ici , mais je voyais mes camarades étendus et je me souvenais ; quelques femmes debout psalmodiaient des prières , je me levais sur le coude et alors je compris . Un prêtre à cheveux blancs était à l'autel et disait la messe , cela acheva de me réveiller , je me mis à genoux un instant , puis je pris toutes les précautions possibles pour éveiller mon ami , le Marseillais , car il avait toujours l'habitude cet air bien connu en s'éveillant « Ah , qu'il est beau le rêve ... » . Enfin j'y parvenais non sans mal , nous pliâmes nos couvertures , bouclâmes notre sac , cela fait , nous fîmes une courte prière , puis sans bruit nous sortions , mais c'est égal quelle aventure .

Le bon vieux curé de l'endroit , ne s'était pas ému outre mesure , son premier émoi passé , en entrant dans son église pour y dire sa messe quotidienne ; il avait donné sa bénédiction à nous tous poilus qui peut être demain allions être lancés dans la mêlée .

Les habitants ce matin là s'étaient levé tôt en entendant tout le remue ménage que cause toujours l'arrivée de la troupe ; nous fîmes ainsi , pour ainsi dire emmenés de force , mes 2 amis et moi par un bon vieux , au sortir de l'église , pour prendre quelque chose de chaud , ses enfants et son épouse ne se tenaient plus de joie d'avoir des soldats français , il fallut avaler un immense dédoublé de bistoule (eau de vie) et puis ce fut le pousse café et enfin le casse croûte . Etonnés de cette réception nous ne pensions plus à nous en aller , enfin vers 10 heures nous nous mettions à la recherche de notre formation , demandant un peu partout ; une bonne vieille à qui je m'adressais , me répondit à peu près ceci dans un Français un peu écorché : « Je sais mon petit , mais si vous voulez que je vous dise où ils sont , il faut venir trinquer » .

Et force nous fût de nous exécuter . En ressortant nous étions légèrement gais et je disais à mes amis : « Cela débute bien , nous couchons à la table de

communion mais nous ne sommes plus à jeun » . Enfin nous retrouvions le gros de la formation qui eux aussi commençaient à s'apercevoir que la terre tourne ; nous étions cantonnés chez un bon vieux qui avait étendu de la paille à foison dans une grange et qui pour la même occasion avait sorti ses bouteilles de bistoule , il avait même saigné 3 lapins , l'après midi se passa en chansons tandis que les Anglais nous offraient cigare sur cigare et whisky sur whisky . Bref , le soir tout le pays était en fête , il faut dire que les Anglais n'étaient pas très bien vus des habitants .

Nous restions là pendant 6 jours et vécûmes heureux ; les habitants ne savaient quoi nous faire , nous nous promenions , visitant les moulins à vent si nombreux puis la ville de Cassel sur un plateau ; et le 13 octobre on nous enleva dans des camions , nous passions la frontière franco-belge et débarquions à Waton petite ville qui nous faisait une chaleureuse réception ; on nous descendait des camions et nous portait de force dans les estaminets , bourrant nos poches de tabac , de cigares . A toutes les fenêtres flottait le drapeau français , l'enthousiasme était général , mais je ne pensais pas passer une nuit si affreuse que celle que je devais passer .

Vers 7 heures du soir le temps se brouilla et une pluie fine et serrée tombait , nous étions tous un peu plus gais que d'habitude , mais n'est ce pas , nous ne rentrions pas tous les jours en Belgique .

A 8 heures du soir on vint me chercher de l'Etat-major pour une liaison pressante , un ordre de toute urgence , j'étais à ce moment le seul agent de liaison disponible , mes camarades étaient tous en service . Aussitôt je me rendis à l'Etat-major , et l'aide de camp du général m'expliqua ce dont il s'agissait , le 366^{ème} d'infanterie devait monter en ligne à minuit , ainsi qu'un convoi de ravitaillement afin de relever un régiment anglais à Poperinghe , gros bourg situé à 15 kilomètres de Waton et où le front passait . J'avais donc un pli donnant contre ordre à faire parvenir au dit régiment . On me donna une carte et un officier m'expliqua le chemin à faire et m'indiqua l'emplacement présumé du régiment qui devait être à Saint Jean en Terdeziennes , à 4 kilomètres de Poperinghe ; il faisait une nuit noire et il pleuvait toujours ce qui rendait ces routes pavées de Belgique dangereuses , enfin plein de courage , je sautais sur ma bicyclette et me mettais en route . La pluie me fouettait durement le visage , et je faisais tous les tours de force possibles pour éviter les dérapages , par moments n'y voyant pas à deux pas , je butais rudement contre la bordure de pierre de la route ; plus j'avancais , et plus le terrain devenait difficile , à cause des trous d'obus que la pluie avait remplis d'une eau sale , dans laquelle je pris plus d'un bain forcé , il m'était absolument impossible de savoir où j'étais , cependant je me rendais bien compte du chemin parcouru , je devais être à mon dixième kilomètre lorsque dépliant ma carte dans mon casque je la consultais rapidement à l'aide d'une lampe électrique , je me reconnus assez bien , je venais de passer un pont , le village était à 1 kilomètre à peine . J'étais transpercé par la

pluie , et l'eau des trous d'obus où j'étais tombé collait mes effets sur la peau , je grelottais , mais avant tout j'avais une mission à remplir . J'arrivais au village qui regorgeait d'Anglais , je connaissais un peu cette langue et je leur demandais des renseignements , mais il n'avaient pas vu de troupes françaises à part quelques cyclistes ; laissant ma bicyclette en garde aux Anglais , car elle m'était parfaitement inutile dans cette boue épaisse , je me mis à fouiller le village et tous ses environs , mais rien , j'étais désespéré , il était 10 heures . Il y avait 1 heure ½ que je cherchais en vain .



Le bois d'Osttaverne , juin 1917 (Serveur internet <http://www.worldwar1.com>)

Un seul parti me restait à prendre , revenir au plus vite rendre compte de mes inutiles recherches ; connaissant un peu mieux ma route j'accélérais mon allure et à 11 heures j'étais de retour , où immédiatement je rendis compte de ma mission ; alors le général et l'intendant m'ordonnèrent de me porter de suite à un carrefour où le régiment devait forcément passer pour monter au front . Je venais de faire 30 kilomètres déjà sur cette route semée d'obstacles de toute sortes , j'étais trempé et transi de froid , mais impitoyables on m'ordonnait de repartir , d'un autre côté je songeais aux camarades qui dans 1 heure allaient peut être se faire tuer , alors je compris la grandeur de ma mission , je me raidis contre la fatigue et le froid , la pluie s'apaisait , je bondissais sur la route et c'est miracle si dans cette course je ne me suis pas rompu le cou dans les trous d'obus . En trombe je traversais Saint Jean et puis enfin j'arrivais au fameux carrefour , laissant là ma bicyclette je me mis en devoir de chercher dans cette boue épaisse une empreinte de pieds , me révélant le passage de poilus , ne trouvant rien je fus un peu rassuré , il était à peu près minuit moins un quart . Je me mis à danser comme un fou sur la route pour me réchauffer ; de temps à autre j'écoutais , rien , minuit , rien , que le bruit du canon et les lueurs des fusées là devant moi , minuit ¼ , minuit ½ rien 1 heure du matin , rien encore ; je commençais à croire que le régiment avait été prévenu à temps , en tout cas

j'avais obéi aux ordres , il n'était pas passé là . La mort dans l'âme je fis demi tour et c'est désespéré que je fis irruption dans la salle de l'Etat-major . « Eh bien ? » interrogea-t-on ; « Rien , mon colonel » répondis-je , il sursauta sur son siège et entra dans une grande fureur , puis tout à coup voyant mon état il s'apaisa ; je saisis l'occasion de parler et dit « Mon colonel j'ai strictement suivi vos instructions , j'étais à minuit moins un quart au carrefour indiqué , je suis parti à 1 heure , j'ai fouillé tous les environs , je vous assure que le régiment n'y est pas et n'est pas passé par là , et pour tout dire , je suis exténué » . Il me répondit « Oui , vous êtes dans un triste état , enfin , il faudra bien rejoindre ce régiment » ceci dit , il alla rendre compte de ma mission au général . Je souhaitais que l'on en envoya un autre , car je ne tenais plus debout . Très obligeant , un officier me fit asseoir près du feu en attendant les ordres et m'offrit un petit verre de Chartreuse . Puis un nouvel ordre arriva , bref , je perdis courage « repartir immédiatement et monter jusqu'aux lignes » . Un agent de liaison venait avec moi , il avait une copie de mon ordre , il était 3 heures du matin , nous repartions , mais à 10 kilomètres , mes forces m'abandonnèrent , je sentis que je ne pouvais plus , mes membres étaient endoloris , je m'arrêtai et me laissai tomber sur le bord d'une houblonnière , tandis que l'autre continuait sa route . Je m'étendis sur un tas de houblon mais qu'importe , un épais brouillard traînait à terre , je fus pris d'un engourdissement puis un sommeil coupé de cauchemars me prit ; cela dura bien une heure , je me relevais pourtant et apercevant une maison sur la route je m'y dirigeais , il était 5 heures du matin , dans une étable un civil belge soignait 2 ou 3 vaches , j'entrais sans rien dire et me laissais tomber sur un peu de paille , il faisait chaud dans cette étable . Ce vieux Belge me regardait fixement et me causait en Flamand je ne comprenais pas un mot , une réaction se faisait en moi , au bout d'une heure je me relevais et sortais me dirigeant vers les lignes , mon camarade devait y être déjà depuis longtemps , je marchais à pied un moment afin de me réchauffer , de me dégourdir , puis je montais en bicyclette , je traversais Poperinghe , je vis , je ne pouvais en croire mes yeux , un fourgon gisant sur la route et portait l'insigne de la division , une tarasque . Je m'arrêtai et c'est avec grande joie que je lus 366^{ème} R. I. .

Le conducteur dormait à l'intérieur ; je le réveillais et m'expliquais ; une roue de la voiture s'était brisée dans un trou d'obus , en lui apprenant le motif de ma mission , il m'indiqua de suite une vieille mesure et dit « L'officier de détails est là , si tu veux le voir » . Je me précipitais et rentrais en coup de vent et je tendis le pli au lieutenant qui sans s'émouvoir me rassura par ces mots « Votre camarade a trouvé le régiment en ligne et le nécessaire est fait , ne vous tourmentez pas , votre responsabilité est entièrement dégagee , nous étions campés à 5 kilomètres de Saint Jean , car ce village était occupé par les Anglais ; l'agent de liaison que j'avais envoyé à l'Etat-major n'a pas reparu , il lui est sans doute arrivé malheur , d'ailleurs vous allez m'attendre , je fais seller mon cheval

et me rend à l'Etat-major pour y faire mon compte rendu » . Inutile de vous dire avec quelle joie j'accueillais ces paroles , enfin ma mission était terminée et 10 minutes après lui à cheval , moi à bicyclette nous nous dirigeons vers Waton , il était 7 heures ½ , j'avais d'un seul coup retrouvé toute mon énergie .

A l'Etat-major , on reconnut forcément qu'il n'y avait rien de ma faute , il faut croire que j'avais une bien triste mine car on me donna repos de toute la journée et de toute la nuit , il est vrai que j'avais fait 120 kilomètres dans une nuit noire et dans un terrain semé d'obstacles . Je changeais d'effets et c'est tout .

Je dormais ainsi jusqu'à une heure assez avancée de la journée , un camarade me réveilla et me fit absorber une gamelle de vin chaud . Enfin le lendemain cela allait mieux ; on parlait de départ et le soir même 15 octobre un ordre de départ arriva . En compagnie de mes 2 amis , je refis ce même chemin que j'avais fait 3 fois dans la même nuit et le 16 nous arrivions à Poperinghe , la ville était assez endommagée .

A peine avons nous eu le temps de nous retourner qu'un ordre arrivait de repartir le soir même pour le pont n° 4 sur le canal de l'Yser derrière Ypres .



Ypres (Serveur internet <http://home.nordnet.fr/~hloridant>)

Le désert commençait , nous marchions à pied , sur des routes défoncées par la bataille , nous traversions Ypres¹⁹ , la ville martyre , marquée seulement de quelques pans de mur calcinés , les piliers des Halles seuls se dressaient encore , ainsi qu'une tour plusieurs fois traversée par les obus . Puis enfin les cadavres apparurent et encore des cadavres baignant dans l'eau dont les trous d'obus étaient pleins , des canons à demi enfoncés , dans la bourbe , des caissons dont les chevaux gisaient sans vie . Seuls le grondement de la bataille et le croassement des innombrables corbeaux , se disputant les cadavres , nous rappelaient à la réalité ; sur la route par endroits , les trous d'obus étaient pleins d'eau et les malheureux qui y tombaient étaient retirés péniblement de cette fange .



Fin d'un brave (Serveur Internet <http://home.nordnet.fr/~hloridant>)

Le génie semait cette route de branches , de troncs d'arbres pour que les voitures puissent passer . Enfin nous arrivions au canal , à ce qui avait été un canal autrefois , par endroits , il était comblé de terre , le passage de ce canal avait été terrible , les cadavres d'hommes et de chevaux gisaient dans la vase du fond ; puis le pont IV nous apparut , il avait été vite fait , quelques cartouches de

¹⁹ Donna son nom à Ypérite , un gaz de combat qui affectait les yeux et la peau .

mélinite²⁰ dans les remblais avaient comblé le canal en explosant , quelques madriers là-dessus et le passage était fait .

Nous passions la nuit dans des casemates en tôle où les rats venaient jusqu'entre nos pieds ramasser les miettes de biscuit et étaient d'une grosseur démesurée , nous leur donnions la chasse pour nous distraire tandis que quelques obus explosaient sourdement dans la boue . A 10 heures l'ordre arriva de suivre la bataille , l'ennemi céda de toutes parts devant la poussée des Anglais et des Belges .

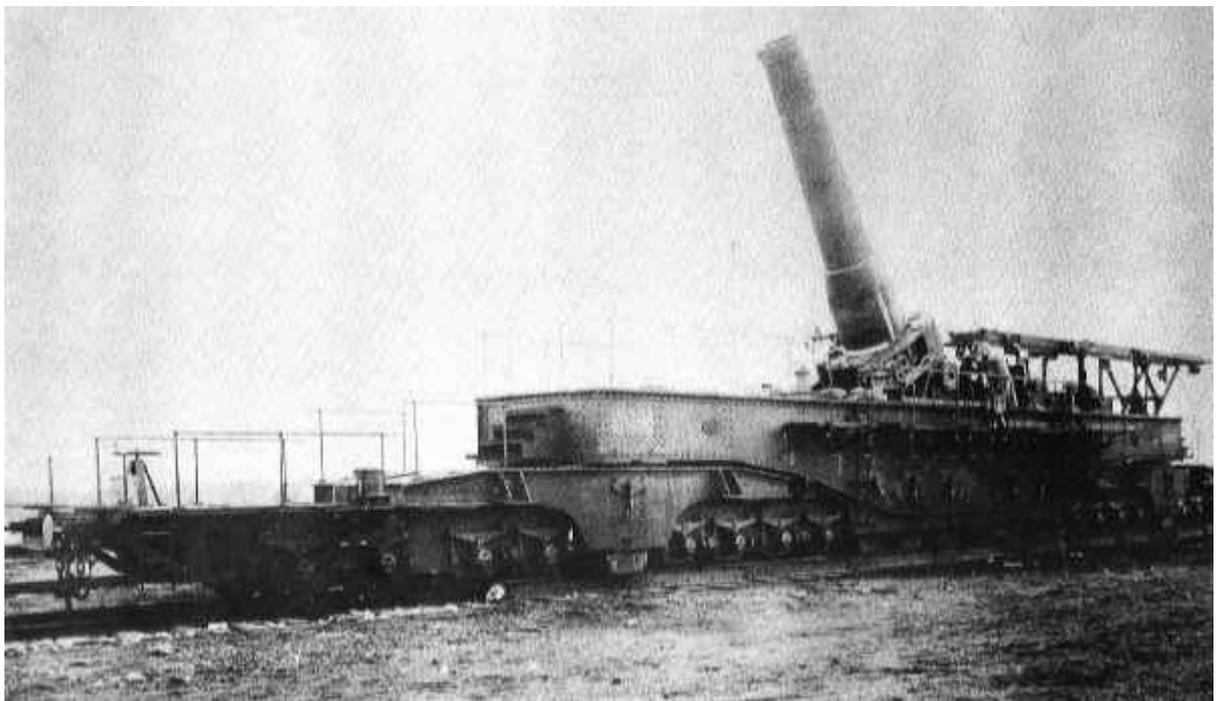


1st Lancashire fusiliers prêt à l'attaque à Beaumont Hamel , 1^{er} juillet 1916 (Serveur Internet <http://www.worldwar1.com>)

Nous autres , division d'attaque , nous attendions qu'il y eut de fortes positions à prendre . A 11 heures nous nous mettions en marche et malgré les obus , nous avançons tous avec le plus grand courage , enfin « ils » fichaient le camp ; le 18 nous arrivions à ce qui était Saint Julien comme le disait l'écriteau

²⁰ **Mélinite** : explosif à base d'acide picrique ; l'acide picrique , obtenu par l'action de l'acide nitrique sur le phénol , s'employait autrefois en médecine pour calmer les douleurs d'une brûlure ; dans l'industrie , il sert à teinter la soie en jaune . Brusquement chauffé , il détone . (*le Petit Larousse*)

« Ici était Saint Julien » car il était absolument impossible à un être humain de reconnaître l'emplacement du village , seul l'aspect du terrain un peu rougeâtre , conséquence de la brique pilée et repilée par les obus , rien pas le moindre petit bout de mur . Enfin le 18 au soir nous étions prévenus que c'était « à nous l'honneur » ; l'ennemi avait transformé Roulers en forteresse et les Anglais et les Belges malgré leurs efforts ne pouvaient y prendre pied , le soir j'étais en liaison aux lignes avec mon ami le Marseillais , les troupes de la division d'infanterie étaient en position , cependant qu'Anglais et Belges nous regardaient avec admiration ; l'attaque avait lieu à minuit , nous regardions tous les montres , moins 10 , moins 5 , nos coeurs battaient à se rompre , moins 4 , moins 1 , moins 20 secondes , minuit ; un seul cri : « En avant ! » .



Obusier Schneider de 520 . C'était le plus gros canon de la grande guerre . Il pouvait tirer des roquettes de 1500 kg (dont 275 kg d'explosifs) à 15 km . L'affût faisait 33 mètres et pesait 265 tonnes (Serveur Internet <http://www.worldwar1.com>) .

D'un seul coup l'infanterie s'élançait , tandis que là à quelques mètres , nos tanks ronflaient sourdement .

La fusillade éclata du côté de l'ennemi , trop tard , la charge éclata , forte , précipitée , d'une poussée formidable , les tanks aplatissaient les fils de fer , défonçaient les barrages , tandis que les baïonnettes de nos Sénégalais se teintaient de rouge et que leurs cris de guerre retentissaient , nous prenions pied ; les boches pris de panique devant les troupes noires , détalèrent dans les rues où nos tanks les hachaient de balles et d'obus de 37 millimètres , quelquefois de sourdes explosions ébranlaient l'air , l'ennemi faisait sauter les carrefours ; nos tanks insouciantes plongeaient dans ces trous béants et gravissaient la paroi des entonnoirs pour reparaître menaçants et semer la mort , tandis que nos

Sénégalais sans pitié sortaient leur coupe et à grand coups , décapitaient les morts de l'ennemi d'un air satisfait . La fusillade terminée ou apaisée , nous entendions le sifflement de nos 75 qui de leur feu coupaient la retraite à l'ennemi .

A 5 heures du matin Roulers était à nous²¹ , nous y prîmes tant aux environs qu'à l'intérieur plus de 6 000 prisonniers ; les civils belges n'y comprenaient rien en voyant des soldats en bleu horizon semer ainsi la terreur chez les boches , et leur joie fut immense quand ils surent que nous étions Français , mais nous ne nous arrêtons pas là , l'ennemi fuyait , il fallait en profiter , nous avions perdu contact avec lui . On fit donner la cavalerie , tandis que nous , l'infanterie , nous suivions en camions et que l'artillerie partait au grand galop . Un avion de liaison fit savoir que l'ennemi fuyait ; nous n'en revenions pas de cette poursuite et puis enfin les boches se raccrochèrent à la Lys , rivière assez large et profonde .



Sénégalais au bivouac (Serveur internet <http://home.nordnet.fr/~hloridant>)

Nous campions le 19 à Oestnieunkerke , que l'ennemi avait incendié et dont ils avaient transformé l'église en camp de prisonniers , le 20 nous nous

²¹ Voir , dans l'annexe « Extraits de la presse d'époque » , les articles de *l'Illustration* et du *Temps* du 19 octobre 1918 .

portions à Ardoye qui lui n'avait pas trop souffert , car l'ennemi n'avait pas eu grand temps sentant le sabre de nos dragons²² dans son dos .

Le soir même , nous cantonnions dans une ferme dont le patron manifestait sa joie d'être enfin délivré , il saigna force lapins et poulets pour nous ; nous passions une nuit des plus calmes . Le lendemain je fis une liaison à Roulers , où j'assistais à une scène plaisante et triste à la fois . Il y avait sur la place , une affluence de civils et un cordon de troupe , je m'approchais ; au centre du carré formé j'aperçus tout de suite 4 officiers de la Kultur germanique , monocle à l'oeil , mais casque bas . Devant eux un colonel français un papier à la main , à droite quelques civils dont quelques femmes pleurant , trois jeunes filles surtout attiraient mon attention , elles pleuraient et se cachaient le visage ; puis il y eut un commandement bref , la troupe présentait les armes , le colonel commença . « Major von ... , vous êtes accusé de vol au préjudice de Madame ... et de crime sur la personne de Monsieur Lieutenant von ... vous êtes accusé de vol , et de viol envers la jeune fille que voici . Le reconnaissez-vous ? » . Ils nièrent d'un air hautain . Alors une de ces femmes s'approcha pâle et des sanglots dans la voix , dit : « Je jure devant Dieu reconnaître cet homme pour s'être introduit , ainsi que son compagnon dans ma boutique , et avoir pris pour 15 000 francs de bijoux , mon mari voulant s'interposer , il lui a froidement brûlé la cervelle tandis que son complice m'assommait d'un coup de poing et violentait ma fille . » . Sous cette accusation les 2 inculpés blémirent . Le colonel reprit « En conséquence , au nom des peuples civilisés , nous vous condamnons à la peine de mort » ; ils pâlirent d'avantage . Le tour des 2 autres vint ; ces 2 sauvages avaient forcé 4 jeunes filles , à leur servir à déjeuner , nues , l'une d'elles ne voulant pas obéir , ils la tuèrent d'un coup de revolver , les 3 autres prises de peur durent s'exécuter , inutile de dire ce qu'elles eurent à subir , aux mains de ces 2 lâches , alors un seul cri retentit , « A mort ! A mort ! Au mur ! ... » .

Les quatre Prussiens pâlirent d'avantage ; l'un d'eux eut le toupet de demander à causer à notre général , mais le colonel leur jeta dédaigneux « Il ne traite jamais avec les lâches » ; le peloton d'exécution encadra les 4 boches et les emmena en dehors de la ville , vers ce même mur ou bien des innocents belges avaient payé de leur vie leur patriotisme , c'était la revanche maintenant et la Brabançonne retentissait partout .

Ayant un pli à remettre au bourgmestre je ne pus assister à l'exécution , mais 10 minutes après une salve de coup de feu éclatait , justice était faite .

Le lendemain 21 nous arrivions à Meulebeke , bourg assez important pas très loin de la Lys , nous étions là encore accueillis avec joie , des Américains vinrent nous y rejoindre . Le premier soir des coups de feu s'échangèrent dans la rue , nous sortions aussitôt armés , et nous vîmes 4 ou 5 femmes courant dans la rue , tandis que des civils et des soldats belges les poursuivaient et arrivaient à

²² **Dragon** : soldat de cavalerie .

s'emparer de trois d'entre elles , nous nous approchions ; armé d'une paire de ciseaux , un civil leur coupait cette chevelure , ornement de la femme , les Américains eux trouvaient cela très amusant et voulaient tous une mèche de ces cheveux et disaient « souvenir » . Un soldat belge m'expliqua que c'était comme cela que l'on marquait les femmes , qui , pendant l'occupation boche , avaient fait la noce avec ces derniers .

Ma foi , ai-je pensé , elles n'ont que ce qu'elles méritent . Nous couchions dans une grange , et nous recevions pas mal d'obus et de bombes ; je fis encore 2 ou 3 liaisons pénibles , puis la division attaqua la Lys , ce fut là encore une grande boucherie²³ ; l'ennemi était sur la rive droite et nous étions sur la gauche . Il fallait brusquer les choses , et nous étions bien décidés , on sentait que c'était la fin , de tous côtés nous avançons , quand par nuit noire à 11 heures , l'artillerie déclencha un furieux tir de barrage et nous tentions la traversée de la rivière sur de fragiles passerelles jetée en hâte sur la Lys , à minuit nous étions sur la rive droite , en bordure de la voie de chemin de fer , mais la position était intenable et force nous fut de repasser l'eau , l'ennemi résistait là avec bravoure , il faut le reconnaître ; nos passerelles étaient coupées par ses obus , et nous fûmes obligés de repasser l'eau à la nage sur des radeaux . Les troupes noires surtout furent durement éprouvées par la température de l'eau ; enfin revenus sur l'autre rive nous nous reformions tandis que notre artillerie se mit à pilonner le village d'Aulsène noeud de la résistance , et après cinq heures d'un furieux assaut nous tournions la position et faisons 800 prisonniers ; la Lys était passée , les Américains tenaient les positions , et nous retournions à Meulebeke où nous eûmes encore à subir de furieux bombardements , nous passions une partie de nos nuits couchés dans les champs de tabac qui couvraient la plaine . Et puis enfin l'arrivée tant souhaitée de ma permission arriva , la veille de mon départ , les avions ennemis arrosent copieusement le village de bombes ; malgré cela à minuit je me mis en route et nous arrivions à la gare de Thielt ; le train devait partir à 7 heures , mais 2 heures auparavant 1 mine à retard explosait , des civils déclarèrent alors avoir vu les boches creuser à cet endroit , et indiquèrent une dizaine d'autres endroits suspects . On nous fit évacuer la gare et l'on amena 1 compagnie de prisonniers allemands ; un officier leur désigna les emplacements suspects , puis leur ordonna de fouiller , de loin nous les regardions travailler , certains d'entre eux savaient parfaitement bien que la gare était minée , car il piochaient avec précaution , au bout d'un instant une équipe découvrit une mine composée de 5 obus de gros calibre reliés à un mouvement d'horlogerie puis finalement on en découvrit 8 que le génie désamorça , si bien que notre train partit à 2 heures de l'après midi et Dieu sait avec quelle lenteur , car les voies n'étaient que grossièrement réparées . En arrivant à la tombée de la nuit à Pitthem , nous

²³ Se référer à l'extrait du journal de marche de la 132^e division du 20 octobre 1918 , en annexe .

fûmes bombardés par avion mais sans résultat ; un avion ennemi bien touché par un obus vint s'abattre en feu tout près de la gare . Nous mettions 2 jours pour arriver à Dunkerque et de là cela marcha assez bien jusqu'à Paris où j'arrivais à 8 heures du soir . Vous dire ma joie , mais aussi ce que j'étais dépaysé dans ce monde , un rien , un détail de cette vie de l'arrière me semblait nouveau , il faut croire que j'étais dans un bien triste état , entre poilus on ne s'en doute pas , mais à travers toutes ces toilettes je vis bien que je n'étais pas tout à fait présentable , de la boue , de cette boue gluante de Belgique qui sentait la Lys , jusqu'aux genoux , les effets tachés par elle aussi , un casque jaune de boue . Et puis ce fut le métro , mais là , mon triste état me servit à quelque chose , de belles dames se détournaient pour ne pas frôler cette boue et me regardaient d'un air dédaigneux de cet air de dédain dont à Paris on regardait les poilus , les vrais poilus naturellement . Une colère sourde grondait en moi « C'était pour celà que nous nous faisons tuer , pour ces belles dames qui menaient une vie joyeuse dans la capitale , c'était pour ces jeunes gens fringants qui nous bousculaient tant et plus , évidemment nous ne leur demandions point de remerciements , non , mais nous aurions tant aimé à voir une population , tout au moins polie , moins dédaigneuse surtout , et c'était eux qui le 15 juillet , pris soudain de peur en entendant le grondement de la bataille , nous avaient supplié de tenir , de les préserver de l'invasion , et nous avons tenu !

Ah oui ! Certainement , pour tout ce peuple insouciant et joyeux de Paris , un poilu , ce devait être un homme rasé de frais , parfumé , les pieds chaussés de belles chaussures fines , une vareuse fantaisie , peut être aussi des écussons d'Etat-major , c'était un homme que l'on trouvait aussi , assis dans un bureau , enfin le poilu c'était celui que des éditeurs insensés représentaient avec tous ces oripeaux et surtout avec un casque trop luisant et trop uni pour savoir ce qu'était la boue , et la furie des batailles . Ce n'était pas cet homme , imberbe , ou même à cheveux blancs que l'on trouvait en Gare de l'Est ou du Nord couvert de boue , chaussé de gros brodequins , et coiffé d'un casque terni et cabossé , portant 2 ou 3 musettes souillées de boue , et la main occupée d'un solide gourdin .

Ah peuple de Paris , comme par moments vous étiez bien en dessous de votre renommée ...!!

Enfin je laissais là ces réflexions , pour songer aux bons moments que j'allais vivre en famille , à mes parents qui seraient si heureux de voir enfin leur poilu sentant encore la poudre et aussi la souffrance . Inutile de décrire ces joies , mais une plus grande encore m'attendait .

Dans l'air flottait un souffle précurseur de la paix , on sentait que c'était la fin ; l'ennemi perdait pied devant notre coup de bélier donné sur tout le front . En plusieurs endroits la frontière était atteinte . Déjà sur les journaux on

parlait de négociations²⁴ et enfin le 11 novembre , « le jour de gloire » était arrivé²⁵ . L'ennemi s'avérait vaincu et avait signé la paix , je ne pouvais en croire mes yeux , on avait déjà tant lancé de fausses nouvelles .

Mais enfin à 11 heures , une salve de coups de canons , annonça à toute la capitale , cette grande nouvelle , tandis que les cloches de toutes les églises sonnaient à toute volée . Quel changement tout à coup ! Me trouvant en promenade , je m'arrêtais , encore tout interdit , « c'était fini » , je ne retournerais plus au milieu de cet enfer ; je ne pouvais le croire . Des gens qui passaient me lançaient « Eh ! Le poilu , tu ne remonteras plus là haut , on les a eus » ; une femme me sautait au coup et m'embrassait tout interdit et disait « Ce sera vous le premier poilu que j'ai rencontré » . Au risque de culbuter , les conducteurs d'autos et les cochers se tenaient debout et chantaient à tue-tête ; comme par miracle toutes les fenêtres s'ouvraient et des drapeaux depuis si longtemps préparés flottaient gaiement au vent , cependant que le canon grondait toujours .

Comme j'entendais ce canon avec plaisir ; c'en était plus le même , il n'y avait plus ce sifflement de mort , on aurait dit que chacun de ces coups effaçait en moi le souvenir d'une de mes souffrances . Après avoir arrosé la nouvelle de Champagne , nous déjeunions gaiement , j'étais heureux au plus haut point , mais j'aurais tant voulu aussi apprendre la nouvelle au front . Enfin on pourrait regarder aux créneaux , monter sur le parapet , se montrer , en un mot vivre sans être inquieté . Oui ce fut éloquent au front , la fin de cette tuerie .

Et puis nous étions vainqueurs en dépit de toutes les trahisons ; ah ! Il avait fallu que le poilu « en mette » pour vaincre .

A 1 heure de l'après midi , alors que je me trouvais place de la Concorde où une foule immense manifestait sa joie , je me trouvais tout à coup porté à bout de bras par 2 vigoureux jeunes gens ; deux Américains à mes côtés furent enlevés de la même manière aux cris mille fois répétés de « Vivent nos poilus , vivent nos alliés ! » . Nous étions ainsi transportés sur un des innombrables canons pris à l'ennemi exposés là , au bout d'un instant nous étions 10 poilus alliés perchés sur la pièce , 2 Américains , 1 marin français et moi , 2 Italiens et 4 Anglais . Et puis la pièce habilement guidée s'ébranla traînée par une cinquantaine de bras vigoureux sous les hourras de la foule ; nous prenions la rue Royale , de tous les balcons , des bouquets de fleurs pleuvaient , cependant que les midinettes nous offraient des drapeaux . Il n'y avait plus de circulation de voitures , partout une foule compacte de curieux se rangeant de son mieux pour céder la place à notre cortège . De toutes parts on criait « Oh ! Un canon ! !

²⁴ Lire , dans l'annexe « Extraits de la presse d'époque » , l'article du *Figaro* du 6 octobre 1918 , et ceux des 8 , 9 , 10 et 11 novembre du *Temps* , qui montrent que la demande d'armistice date du 6 ou 7 novembre , mais que plus aucune nouvelle ne parvient avant le 11 .

²⁵ Lire les conditions de l'armistice en annexe , ainsi que l'article du *Figaro* du 12 novembre 1918 « La victoire , l'Allemagne a capitulé . » , dans l'annexe « Extraits de la presse d'époque » .

Bravo , bravo , etc. ...! » . Puis nous enfilions les grands boulevards , chantant le refrain si connu « Ah , il ne fallait pas , y ne fallait pas qu'il y aille ... etc. » . Quelques consommateurs attablés aux terrasses , accouraient porteurs de rafraîchissements . Et puis chose curieuse c'était pourtant la crise du tabac à Paris , mais de partout on nous offrait , cigares , cigarettes , de partout aussi nous étions « mitraillés » par les centaines de photographes et d'opérateurs de cinéma qui prenait des clichés et des films .

Nous étions littéralement couverts de fleurs , on nous mena par les boulevards jusqu'à la place de la République et de là on nous ramena place de la Concorde toujours juchés sur notre canon . Enfin le lendemain tous les journaux reproduisaient la photographie de notre cortège et causaient de cette grappe de poilus alliés juchés sur une pièce boche²⁶ .

A l'occasion de cette journée mémorable le préfet de police avait tout autorisé²⁷ , sauf le crime et le vol , aussi partout c'était une joie exubérante , des jeunes filles se disputaient le bras des poilus , je pourrais dire les bras , enfin ce peuple ingrat de Paris reconnaissait dans le poilu , le vainqueur de la grande épreuve , celui qui pour assurer la justice et le droit , n'avait pas hésité à se donner tout entier .

Mais , hélas , je comptais les jours plus que 2 , plus qu'un , il me fallait repartir , mais cette fois-ci c'était fini , je partirais avec courage .

Sur le quai de la Gare du Nord c'était l'éternel encombrement de poilus de toutes armes , mais ce n'était plus ces adieux si tristes , partout des chants et de joyeuses blagues , c'était fini ...

Après 3 jours de voyage j'arrivais enfin à Denterghem en Belgique assez gros bourg où je retrouvais tous mes amis ; leurs premiers mots furent « Est-ce vrai que c'est fini ? » .

Ils étaient tout drôles et semblaient bien dépaysés « Alors , on peut se balader en paix , fumer sa pipe jour et nuit , ne plus trimballer son masque , faire du feu » . Oui , cela me semblait drôle à moi aussi , c'était une nouvelle vie .

Là , de l'autre côté de la Lys , l'ennemi s'en allait , laissant là son matériel .

Certains officiers boches restaient parmi nous , et indiquaient les emplacements de mines à retard qui abondaient . A Denterghem 5 de ces mines devaient exploser le jour de Noël et nous n'étions que le 18 novembre .

Enfin le 24 nous recevions l'ordre d'avancer pour occuper le terrain évacué par l'ennemi , nous étions cantonnés à Mokère , petit village de 100 habitants ; ce village avait été quelque peu malmené par notre artillerie , nous

²⁶ Voir , dans l'annexe « Extraits de la presse d'époque » , les articles du *Figaro* du 12 novembre 1918 « La joie des Parisiens » et celui de *l'Illustration* du 16 novembre 1918 .

²⁷ Lire dans l'annexe « Extraits de la presse d'époque » , l'article de *l'Intransigeant* du 11 novembre 1918 .

logions au château du consul de Belgique en France , quelques uns de nos obus avaient traversé la toiture de ce château , l'un d'entre eux avait eu la bonne idée , nous contèrent les habitants du village , de traverser la façade et était venu exploser au beau milieu d'une salle où dînaient des officiers boches , il supprima très proprement la vie à 7 d'entre eux dont on voyait les tombes dans le jardin .

Les Allemands obéissant à leurs moeurs avaient mis à sac le château , et l'avaient dépouillé de la plupart de ses meubles , de ses tentures , de ses ornements de toutes sortes ; une tapisserie des Gobelins , était toute roulée et prête à partir , deux vases de Chine de toute beauté restaient seuls sur une cheminée , mais ils étaient d'une grosseur telle que sans doute les Teutons n'avaient pu les emporter , ils avaient essayé d'en briser un d'un coup de fusil , mais c'était tout , nous fixions notre choix sur une petite pièce assez bien close , dans laquelle nous étendions un bon lit de paille fraîche .

Le matin nous chassions , nous pêchions , améliorant ainsi notre ordinaire , tout en fumant d'innombrables pipes , le soir devant un grand feu de bois , les uns se plongeaient dans la lecture de nombreux livres trouvés là , d'autres préparaient des lignes ou des collets pour le lendemain , un autre écorchait une valse sur un piano à moitié démoli , nous avions même fini par faire de la bicyclette dans le salon immense . Enfin nous étions là des plus heureux . Parfois aussi nous faisons des rafles de patates et de légumes de toute sortes dans les jardins . Nous restions là jusqu'au 30 novembre , quand une grande nouvelle nous parvenait ; nous devions enfin quitter la Belgique et aller au repos à Dunkerque , partout la joie était grande et nous formions déjà de grands projets pour Noël ; nous devions faire le trajet à pied en 3 étapes . Le lendemain matin nous nous mettions en route pour la première étape qui se fit très gaiement et le soir nous arrivions à Aerseele , village d'assez grande importance , où une cruelle déception nous attendait , l'ordre était arrivé de cantonner pour l'hiver . Adieu Dunkerque .

Dès le lendemain nous sentions que nous étions tombés on ne peut plus mal , point de distraction et en plus une population hostile , nous cantonnions dans un immense grenier sous les tuiles , le froid se faisait cruellement sentir . Des habitants de ce village , les $\frac{3}{4}$ à peu près se montrèrent comme hostiles aux troupes françaises , à côté de cela il en était de très gentils .

Les villages belges ont eux aussi leur air particulier . Figurez-vous un ensemble de bâtisses en briques rouges recouvertes de tuiles de même couleur , alignées le long de ruelles étroites ; ajoutez à ces maisons des volets peints d'un vert vif , quelques plantes de tabac pendues sous le toit . Un intérieur pavé de briques où tout est à sa place , un fourneau luisant sur lequel ronronne la cafetière , car le café est la principale nourriture du Belge , au mur peint à la chaux , quelques cartes postales , et le grand cadre dans lequel sont rassemblées toutes les photographies de la famille .

A tout cela quelques hommes , la casquette sur l'oreille et la pipe de terre à la bouche , les femmes recouvertes de châles du pays , une bande d'enfants faisant résonner leurs sabots sur le pavage , et le chien dont le Belge ne saurait se passer pour tirer la carriole à deux roues .

Mais quels moeurs , aussi !! La femme ne compte pas en Belgique , ce n'est ni plus ni moins qu'un instrument , dont l'homme abuse , mais il faut dire aussi que la majorité des femmes belges avaient des moeurs tout à fait immorales .

Pendant notre long séjour dans ce pays , nous eûmes constamment à nous plaindre de vols de toutes sortes , car il faut que je le dise , le Belge est voleur dans l'âme , il vole par habitude et ne pense pas un seul instant aux conséquences de cet acte , on nous volait les chevaux , les bicyclettes , les équipements , les vivres , les autos même .

Mais de toute cette vie la scène la plus curieuse est certainement celle de la messe du dimanche ; dès les 5 heures du matin les cloches sonnent à toute volée , celles du moins que les boches n'avaient pas emporté , une foule endimanchée emplit l'église , venant me direz vous chercher près de Dieu l'absolution de ses péchés ? Détrompez-vous , le Belge vole un cheval à minuit et communie à 5 heures du matin . Il faudrait voir cette foule dans la maison de Dieu , il n'y a pas le moindre signe de croyance ni de recueillement , les femmes d'un côté , les hommes de l'autre . A chaque battement de porte tout le monde se retourne , les hommes les mains dans les poches et causant d'affaires et d'autres , les femmes occupées à choisir dans les rangs masculins , celui qu'elles prendront comme cavalier tout à l'heure , et puis la sortie de la messe arrive ; les hommes par groupes discutent fort sur la place tandis que l'on perçoit déjà quelques airs de pianos mécaniques et d'accordéons , les bals commencent et durent jusqu'à minuit le soir , et c'est là alors qu'il faut être pour voir ce qui s'y passe , pour ma part j'en suis sorti écoeuré de voir toutes les orgies et les moeurs bestiales de ces gens . Le Belge est d'une jalousie féroce , en compagnie d'un ami , j'essayais un soir , un coup de feu qui ne m'était certainement pas destiné , la balle nous passa à 20 centimètres et s'enfonça dans la porte , plusieurs poilus trouvèrent ainsi la mort .

Le 24 décembre un ordre nous arrivait , nous devions nous transporter à Gand immédiatement pour y défiler le 25 , à midi , les troupes embarquèrent par camions . Le 25 décembre au matin , mes 2 amis et moi , nous partions à Gand en auto ; quel changement tout à coup . De toutes parts on causait français , la ville était pavoisée aux couleurs alliées , une foule intense se pressait dans les rues , les poilus , musique en tête défilaient couverts de fleurs , aux cris mille fois répétés de « Vive la France » , et puis au bout de 5 minutes , ce ne fut plus qu'une mêlée générale , les jeunes filles nous prenaient d'assaut , certaines d'entre elles sautaient à cheval derrière nos artilleurs , tandis que d'autres se hissaient sur nos canons ; les officiers eux-mêmes ne savaient que faire , enfin ,

ce fut splendide , car là , c'était une ville , des gens civilisés , humains , ce n'était plus nos sauvages d'Aerseele .

Le défilé terminé , les poilus se répandirent dans toute la ville ; des pères et des mères de famille nous prenaient par le bras dans la rue et nous suppliaient de les suivre chez eux , manger boire , mais la plupart du temps nous y trouvions des jeunes filles qui n'avaient pas osé nous aborder dans la rue et avaient supplié leurs parents de leur trouver un soldat français , elles étaient alors toute fières de nous donner le bras dans la rue et de nous faire visiter la ville qui est fort belle . Tout l'après midi se passa en une fête grandiose , car nous étions les premières troupes françaises entrées à Gand .

Nous devions forcément entrer dans de nombreux estaminets et concerts sans bourse délier . A 1 heure il n'y avait plus non plus un poilu sans compagne , il n'y avait plus non plus d'officiers qui tiennent , tout le monde dansait dans les rues .

Ne voulant pas nous attarder nous rentrions à Aerseele le soir à 10 heures , très heureux de notre journée . Le surlendemain les régiments rentraient couverts de fleurs et de drapeaux et bien fatigués de leur séjour là bas .

Nous restions à Aerseele jusqu'à fin février , nous finissions tout de même par nous y amuser ; on avait installé un cinéma et puis nous avions mon camarade et moi trouvé par hasard une famille bourgeoise chez qui nous allions tous les soirs , prendre le thé , jouer du piano et chanter , il faut dire qu'il y avait là 2 jeunes filles et nous y passions de charmants moments , à la fin nous étions presque de la famille et lorsque par hasard nous n'y allions pas un soir , le lendemain nous étions bien grondés de tout le monde .

C'étaient de braves gens .

Tous les jours des bruits circulaient , on devait dissoudre la division ; quand à moi j'attendais ma permission avec impatience , nous gelions toujours dans le grenier , où nous logions , il neigeait sans cesse . Enfin le 11 février , je partais en permission , à 3 heures du matin je prenais le train , il faisait un froid terrible , nous gelions dans notre wagon , enfin le soir nous étions à Dunkerque , et de là le voyage s'effectua sans incident , mais toujours avec la même lenteur caractérisant les trains de permissionnaires à cette époque . Enfin le 12 au soir j'étais à Paris , dans ma famille où je passais 20 bons jours de calme et de repos .

Entre temps j'avais appris la dissolution de mon unité²⁸ , je ne devais plus revoir aucun de mes camarades , avec lesquels j'avais passé de bien durs moments , mais aussi quelques bons instants .

Je recevais mon ordre d'affectation à la sous intendance des E. N. E. du 30^{ème} C. A. que je devais rejoindre à Minove , petite ville à 7 kilomètres de Bruxelles .

²⁸ Voir , en annexe , les extraits du journal de marche de l'ID 132 des 19 et 25 février 1919

Décidément on voulait me dégoutter de la Belgique , mais je n'eus pas à m'en plaindre .

Le 3 mars je reprenais le train , le 4 au soir j'arrivais à Bruxelles , où je passais la nuit , dans un dortoir admirablement bien aménagé , puis à 4 heures du matin je reprenais le train pour Denderleuw , où j'arrivais à la pointe du jour .

De là je dus faire 11 kilomètres à pied pour me rendre à Minove , car les lignes de chemin de fer n'étaient pas encore rétablies ; une déception m'y attendait , on y avait envoyé mon sac et tout mon équipement , mais rien n'y était arrivé ; on m'avait tout volé .

Je trouvais là d'excellents camarades et de bons officiers ; parmi eux , deux que je connaissais ; et puis aussi quelle différence de vie , de moeurs et de coutumes , avec la Belgique que j'avais quittée . Je me demandais comment j'allais coucher , car j'étais démuné de tout , mais je n'avais pas à m'en faire comme l'on dit , car à Minove , on se disputait les poilus et c'était à qui aurait un Français à loger . Aussi lorsqu'une brave dame connut mon embarras , elle vint m'appeler et me pria de la suivre au 1^{er} étage , et d'une simplicité étonnante elle me dit « Voici , la chambre de mon fils , tué à l'ennemi , elle est vôtre et je ne veux pas que vous couchiez ailleurs » . Jugez de ma joie , un bon lit , une chambre bien propre , tous les matins cette brave femme me préparait le café et chaque jour c'était un redoublement d'attentions de toutes sortes ; quand à mon emploi au bureau , bien considéré de mes chefs , j'y menais une existence heureuse , je m'occupais des écritures des sections de tanks , la démobilisation se poursuivait et le personnel diminuait .

Certain jour l'intendant me fit appeler et me demanda d'aller à la coopérative comme comptable , hélas , quelle tuile , je me voyais seul à tenir les comptes si embrouillés d'une coopérative . Je refusais net prétextant que je ne connaissais pas assez la comptabilité ; mais voyant bien que je mentais , il donna l'ordre de m'y rendre . Un cafard fou s'était emparé de moi et c'est la mort dans l'âme que je m'y rendis le lendemain ; cette coopérative était installée dans le pays même , j'y trouvais un sous lieutenant qui tout de suite me parut charmant et m'expliqua mon travail , si bien qu'au bout d'une heure je me trouvais subitement le plus heureux des hommes . Je comprenais bien mon travail qui tout au plus se montait à 1 heure par jour . A midi je m'en allais à la soupe , Dieu quel changement , ce n'était plus le vulgaire rata mais un vrai menu de bourgeois . Le soir je retournais coucher dans ma chambre plein de joie .

Ce fut pour moi une nouvelle vie , je me rendais à mon poste à 9 heures du matin , à 10 heures mon travail était terminé et je me promenais jusqu'à midi . Dans la journée j'allais à la pêche , ou à Bruxelles , je menais une vie de rentier ; l'autorité militaire avait organisé des bals , des concerts , des cinémas , tous les poilus menaient joyeuse vie . En ce moment là , la grippe faisait de

grands ravages en France , elle se manifestait dans la troupe et nous l'appelions en termes poilus la « dingue » , la malchance voulut que la dingue me prit et je restais couché 8 jours , j'étais dans un abattement extrême , sans appétit , sans sommeil , et sans me sentir souffrant cependant . Je m'étais couché et la brave dame dont j'ai causé me soigna on ne peut mieux , ne sachant que me faire , faisant venir jusqu'à son médecin civil , enfin au bout de 12 jours , je fus bien rétabli et je repris mes occupations .

Le bruit se répandait que nous allions enfin partir en occupation , nous étions tous enchantés , l'ordre arriva ; enfin nous allions pouvoir regarder les boches bien en face , leur montrer notre mépris et notre haine plus profonde , nous serions là-bas en vainqueurs et imposerions nos lois .

Nous étions entièrement équipés à neuf et notre départ eut lieu le 20 avril jour de Pâques , c'est le coeur gai que nous prenions le train à 5 heures de l'après midi , nous regrettions tout de même , les braves gens qui la plupart étaient venus nous accompagner jusque sur le quai de la gare .

Enfin à 7 heures du soir notre train composé d'artillerie , de tanks , d'avions et de différentes unités s'ébranlait , nous partions pour Alzey , ville de 12 000 habitants , non loin de Mayence , le voyage s'annonçait long mais très intéressant . Nous avions chargé toutes nos marchandises dans un wagon et nous en occupions un deuxième que nous avions aménagé presque luxueusement , des paillasses pour tous , nous étions 10 , une table , des chaises et jusqu'à un fourneau , ajoutez à cela une caisse de victuailles de toutes sortes , nous passions une première nuit excellente et le matin nous étions réveillés par le traditionnel « au jus » , mais prononcé « au zus » , car il était poussé par un Canadien , engagé dans l'armée française , un mulâtre étonnant par son audace et sa bonne humeur que l'on surnommait Charlot . Charlot donc s'était levé , avait allumé le petit poêle dont il avait fait passer le tuyau par la portière et s'était mis en devoir de nous confectionner un café très fort .

Le jour pointait , le train roulait à bonne allure et le convoi s'éveillait tout entier ; nous traversions à ce moment un pays monticuleux et nous avions la conviction d'être en Allemagne .

Notre café une fois avalé , nous bourrions une bonne pipe et nous contemplions le paysage .

Puis le train stoppa et nous vîmes avec surprise que nous étions à Liege , cette ville si célèbre pour son héroïque défense et si charmante avec ses villas assises à flancs de coteaux verdoyants .

Nous nous précipitions tous aux fontaines , où nous faisons un brin de toilette , puis le train repartait , le soleil se levait , la journée s'annonçait belle , les fleurs d'arbre commençaient à apparaître .

A 9 heures du matin , le train stoppe , nous voici à la frontière allemande , nous sommes encore en territoire belge , mais là à quelques pas c'est la Bochie , enfin ... Pendant que le convoi est arrêté pour les formalités , nous nous

précipitons tous à travers les voies et arrivons au pas de charge dans la gare boche , au grand émoi des civils , les quolibets vont bon train , « Vois-tu ces gu...es de veaux qu'ils ont ! Regarde moi ces têtes à massacre ! » , « Tu le reconnais celui-là , c'est celui qu'était au créneau en face » , d'autres ayant remarqué la grosseur corporelle des fraûleins et surtout celle de leurs chevilles s'écrient « Passez-moi les poteaux télégraphiques » .

Pas un boche ne bronche , et pas un non plus n'ose soutenir notre regard ; certains d'entre eux encore revêtus de l'uniforme prussien palissent de rage impuissante , et nous les regardons souriants d'un air de dire « Oui , c'est nous , qui sommes chez vous , nous les vainqueurs que vous respecterez et à qui vous obéirez » . Ah , si nos grand pères de 1870 pouvaient voir ce tableau , eux qui furent si humiliés . Mais notre train arrive à son tour , alors la rage de l'Allemand redouble , il voit nos canons , nos tanks qui le font frémir et il voit aussi ces habits bleu horizon chez eux ...

Maintenant une bande de gamins nous entoure , tous coiffés du calot boche , ils nous proposent des cartes postales et nous demandent du pain « brot , brot , » et ils sont fous de joie lorsque nous leur abandonnons un pain blanc .

Enfin le train repart et tout le long ce ne sont que boches nous regardant avec haine et que nous interpellons « Ohé Fritz , nach Berlin » . D'innombrables caricatures barbouillent les parois de nos wagons , moi même je me suis évertué à en faire une de grandes dimensions , elle représente au premier plan les boches en 1914 , marchant , musique en tête sur une route dont la borne kilométrique porte cette mention : « Nach Paris , 100 km » , puis au second plan , 1918 en gros chiffres et les Français se promenant dans les rues d'une ville boche ; d'autre caricatures représentèrent les boches faisant « Kamerad » , inutile de vous dire si en traversant les gares ces inscriptions déchaînent la fureur des vaincus .

Un gai soleil brillait et nous entrions dans une ville , c'était Aix la Chapelle , où nous nous arrêtons 15 minutes , ville importante dont les monumentales cheminées de brasseries pointent vers le ciel et laissent échapper des torrents de fumée , une gare « Kolossal » pour dire le mot , seulement en examinant bien , on retrouve les traces du passage de nos avions , elle a été sonnée d'importance , comme nous y entrions , cette gare regorgeait de monde , nous eûmes encore une fois la joie de voir que notre vue faisait grincer des dents aux vaincus .

Enfin le train repart et à midi nous arrivions en vue d'une autre grande ville , dont deux flèches de forme gothique se dressaient dans le ciel bleu , c'était Cologne , célèbre par ses églises et sa cathédrale . Nous arrêtons en gare et nous étions tous surpris de ne pas lire sur la physionomie des gens , cette expression de haine rencontrée ailleurs . Certains d'entre eux nous causaient , nous étions en train de déjeuner dans nos wagons et au bout d'un instant le train

fut entouré par une foule curieuse . A chaque instant le mot de « brot » (pain) revenait dans leur conversation ; ils étaient stupéfaits de nous voir manger du pain si blanc , car depuis 4 ans ils ne mangeaient qu'un pain noir et serré , un pain infecte fait de son , de pomme de terre et de sciure de bois , le fait est prouvé ! Ils étaient aussi étonnés de voir nos provision de conserves et les regardaient avec convoitise . Enfin , ceux-ci reconnaissaient leur défaite et n'avaient pas l'air de trop nous en vouloir d'être vainqueur . Après une demi-heure d'arrêt le train repart et tout à coup nous avons le Rhin devant nous , ce Rhin dont l'Allemand est si fier et large à cet endroit de 400 mètres , il coulait majestueusement et soudain un chant énergique s'élevait comme une réplique au défi allemand : « Nous l'avons eu votre Rhin allemand etc. ... » . Nous le longions , nous devions le suivre bien tard dans la nuit , nous traversions Bonn , ville magnifique , bien située , dans ces parages le fleuve coulait en plaine , une plaine fertile . A environ 20 kilomètres de Bonn l'aspect du sol change totalement , il se boursoufle , des collines se forment puis font place à de véritables montagnes et de partout à l'horizon ce ne sont que châteaux forts , croulants , mais imposants , les villages enfouis dans la verdure montrent leurs toits rouges .

C'est le 21 avril , lundi de Pâques tout est en fête , la nature aussi , les pêcheurs marquent des taches roses dans les coteaux plantés de vigne , tandis que cerisiers et pruniers emplissent l'air de leurs senteurs printanières .

La région est occupée par les Américains qui ont tout de suite réussi à apprivoiser les fraûleins et qui s'en vont bras dessus bras dessous , se promenant le long du Rhin et nous lançant au passage de sonores « Good bye ! » .

Nous traversons une interminable série de tunnels , roulant à vive allure , nous sommes tous un peu songeurs devant cette beauté de la nature , oui , et je l'avoue , je n'avais encore jamais vu un si beau paysage .

Enfin vers 4 heures de l'après midi , nous arrivions à une autre grande ville , Coblence , nous traversons la Moselle qui a cet endroit vient grossir le Rhin , un énorme monument se dresse à la pointe du confluent , c'est le monument de Guillaume .

Nous stoppons quelques instants et repartons pour nous engager dans une série de défilés , nous avons le plaisir de voir une escadre de croiseurs français évoluer sur le fleuve . La nuit arrive , nous passons à Bacharach puis à Bingen , l'endroit le plus pittoresque du Rhin avec ses monts à pic tous surmontés d'anciens châteaux ; la nuit est complètement venue , nous fermons les portes du wagon et nous nous endormons bercés par le roulement du train .

A 6 heures du matin nous nous réveillons , nous sommes à Alzey , les officiers frappent aux portes des wagons : « Tout le monde debout » .

Nous ouvrons nos portes et sommes un instant éblouis par le clair soleil qui se lève ; en face de nous , nous avons une colline où de nombreux

lapins s'ébattent , et derrière nous dans un renforcement , la ville nous apparaîent encore endormie .

De tous côtés ce ne sont que cris des équipes qui déchargent l'artillerie , derrière une barrière quelques civils boches nous regardent anxieusement , car il n'y a pas encore eu de troupe française à Alzey ; les cantonnements sont retenus d'avance et c'est au grand émoi de toute une population ennemie que par colonne nous entrons dans la ville où nous nous divisons par groupes à la recherche des cantonnements .

Personne dans la ville , quelques silhouettes nous apparaissent derrière des rideaux qui s'agitent , quelques gosses nous regardent venir et s'enfuient tels des moineaux à notre approche . Seuls des agents de police boches gantés de blancs , raides ainsi que des piquets , nous saluent à l'allemande et avec la platitude qui caractérise cette race se mettent aimablement à notre service et nous guident à travers les rues . Enfin nous arrivons dans la grand'rue , la Wilhelmstrasse ; nous avons beau frapper aux portes , personne n'ouvre , quelques femmes ouvrent leurs fenêtres et apercevant des Français dans les rues , poussent des cris de stupeur et se retirent vivement . Enfin nous arrivons à notre numéro , nous frappons et après bien des hésitations une petite vieille nous ouvre toute tremblante de frayeur , nous la rassurons et nous nous installons de notre mieux ; un bruit d'enfer secoue les maisons ; c'est nos tanks qui traversent la ville . Dans les rues quelques hommes encore vêtus du gris fer de la tenue boche sortaient et se découvraient très respectueusement devant nous , mais pas une femme encore , nous commençons à juger ce peuple ; ils nous comparaient à eux lors de leur invasion en France et en Belgique , nous étions là , vainqueurs comme eux l'étaient en 1914 ; oui , nous étions là et ils se figuraient que comme eux nous allions , piller , tuer pour le plaisir , incendier comme ils l'avaient fait , violenter les femmes , couper les mains aux enfants , enlever les jeunes filles , en un mot , se conduire en bandits comme ils l'avaient fait .

Et bien , non , peuple vil et barbare , non , nous serions là , nous vos vainqueurs , mais nous resterions Français jusqu'au bout . Aussi s'apercevant que nous n'étions pas méchants le public sortit peu à peu des habitations et se fit bien poli , et bien gentil pour ne pas attirer notre colère sur eux .

Oui , ils étaient étonnés de nous voir si calmes et si polis envers eux et ils comprirent que nous n'étions pas des gens comme eux ; seulement on remplaça le drapeau allemand qui flottait sur la gare et les autres édifices par nos trois couleurs qui claquèrent gaiement au vent . L'heure de la soupe du soir arriva et nous étions entourés d'une bande de gamins en quête d'un morceau de pain blanc , la majorité de ces enfants était coiffée du calot boche , mais bientôt quelques uns d'entre eux , arborèrent le calot bleu horizon , que quelques poilus leur avaient donné ; plus d'un d'entre eux dut recevoir une Kolossal fessée en rentrant ainsi coiffé chez ses parents . Enfin le moment solennel arriva pour nous

, on nous distribua à chacun un billet de logement , nous étions 3 à coucher ensemble , Charlot le Canadien , un sergent et moi , nous nous dirigeons donc à l'adresse donnée . Une bonne nous reçut toute tremblante et à la vue de nos billets rédigés en boche nous indiqua deux chambres seulement , nous discussions pour réclamer la 3^{ème} sans nous faire comprendre . La patronne , une grosse bonne femme , arriva à la rescousse avec un maître d'école du lieu qui parlait un peu Français . Cette boche ne voulait pas me donner la chambre de son fils qui était prisonniers en France , c'était un peu osé de sa part et je ne voulus rien entendre , la prenant par le bras je lui dis le plus tranquillement du monde , cette phrase terrible pour un Allemand : « Komm Kommandantur ! » , alors le miracle se produisit , toute tremblante elle me prit les mains et répétait « Oh nein ! nein » et elle m'ouvrit séance tenante la chambre en question et je fus émerveillé , parquet ciré , lit moelleux au mur , une grande photographie , le portrait du Fritz , son fils qui moisissait quelque part dans un camp de prisonniers en France .

Ah certes oui , c'était pénible pour elle de voir un poilu français loger là à la place de son fils , j'y pensais un instant , mais je songeais aussitôt que nous étions d'abord les vainqueurs et puis je songeais aussi à la conduite du boche en France ; est-ce qu'ils s'étaient arrêtés à ceci , eux , ils entraient , se servaient , mettaient les habitants dehors ; ce fils peut être , certainement même , avait tué des femmes ou des enfants , il avait peut être violenté quelque jeune fille , il avait en tous les cas volé et incendié , il écrivait avant d'être pris , comment il traitaient les Français et toutes les souffrances qu'ils nous infligeaient eux les barbares , et cette femme que j'avais là devant moi devait ricaner de joie quand il lui écrivait qu'ils avaient tout brûlé , ou assassiné des civils . Eh , bien oui je serais énergique ; je fis instantanément modifier quelques détails ; je décrochais le cadre , j'en avais assez de cette tête de boche et si j'avais eu , un portrait de Clemenceau ou de Foch²⁹ ou de quelqu'autre général (sauf Mangin) , je l'aurais accroché en place ; je laissais mettre 2 draps au lit , car les boches ne se servent que d'un drap .

Charlot avec son teint noir semait la terreur dans toute la maisonnée , car les boches rentrés du front avaient raconté partout les exploits de nos troupes noires et leurs idées quelque peu sanguinaires . Bref , il faisait sensation . Nous étions sortis en ville pour connaître un peu tous les coins , les cafés étaient pleins de poilus , les pianos mécaniques jouaient des airs criards , l'Allemand prenait confiance .

Les fraüleins ne se hasardaient pas trop à sortir seules , mais par groupes de trois ou quatre elles écoutaient sagement les balivernes des poilus , sans y comprendre grand chose , et plus d'une dès le premier soir consentit à faire « promenade » moyennant « chocolat » et le reste . Il était 10 heures lorsque nous nous décidions à regagner nos chambres , mais Dieu ce que cela me semblait drôle et aux camarades aussi de se voir couché chez les boches , par

²⁹ Lire sa biographie en annexe .

prudence j'avais glissé six cartouches dans mon revolver que j'avais mis sous mon oreiller . Le lendemain matin comme j'étais éveillé on frappa à ma porte et l'on ouvrit ; c'était la bonne ne vous déplaie qui m'apportait ainsi qu'à mes compagnons 3 récipients d'eau chaude pour faire notre toilette , je n'en revenais pas ; dans la journée , je remontais dans ma chambre , je trouvais le lit fait , la chambre faite , de l'eau dans les cuvettes , cela marchait bien il n'y avait plus qu'à se laisser vivre ; comme c'était bon la revanche ... !

Nos journées se passaient en promenades , nous visitons les boutiques boches achetant une foule d'objets , pipes en porcelaine , briquets , couteaux , etc. . Nous avons installé la coopérative dans une boutique boche et avons monté un superbe étalage . Les civils boches stationnaient et se montraient nos conserves de toutes sortes , les « delikatessen » comme ils disent . Le chocolat surtout les faisaient mourir d'envie et les jeunes filles , les fraüleins nous adressaient force sourire dans l'espoir que nous nous laisserions tenter par elles qui se croyaient aussi tentantes pour nous , que notre chocolat pour elles . Hélas ! Pauvres fraüleins , quelle différence avec la Française , tout d'abord une structure Kolossal , d'ailleurs un passage de la chanson du poilu en occupation le dit :

Rien là-bas ne rappelle la France
Pour la jeunesse et l'élégance
Les gretchens pour loger leurs pattes
Ont besoin d'un quarante-quatre
Dans leur corset , c'est merveilleux
On se pourrait mettre au moins deux
C'est un p'tit brin , un souffle de rien
Cent kilos qu'on tient dans les mains .

Vérité , vérité , ah non ce n'était pas la petite française si délurée , si gracieuse dans son allure , si fine , si souriante , si joyeuse , si taquine aussi , il n'y a pas de comparaison avec cette démarche de charretier , ce corps si gros et si massif , cette figure boursouflée de graisse et les chevilles , ah les chevilles , causez-en à qui a été en Bochie ; autant des pieds d'éléphants , et puis ce regard mort et langoureux à la fois , ce visage encadré d'une chevelure d'un blond filasse , non femmes boches ne luttez pas de grâce et de beauté avec la Française , vous perdriez sûrement .

Au bout de 8 jours l'intendant me fit appeler ainsi qu'un sergent pour partir en mission ; nous devions partir pour Sarrebruck le lendemain , en vue d'acheter un wagon de marchandises pour notre coopérative . Le lendemain donc armés comme de vrais bandits nous prenions l'express de Sarrebruck où nous arrivions à quatre heures du soir . Nous descendions dans un des meilleurs hôtels , faisons un brin de toilette , cela fait nous allions dîner dans un

restaurant français , car la cuisine boche ne nous disait rien qui vaille ; nous dînions donc en compagnie de commerçants français , passions la soirée au concert et pour finir nous voulions visiter une de ces pâtisseries si renommées en Allemagne . Nous entrions dans l'une d'elle , il y avait dans cet établissement une foule de bourgeois boches qui discutaient bruyamment , notre apparition jeta un froid et les conversations baissèrent le ton , nous sentions que tous les regards portaient sur nous , mais dès que nous levions la tête , tous ces regards tombaient . Après nous être assis , nous commandions quelques gâteaux , fait de je ne sais quoi , et une tasse de thé , nous fumions tranquillement lorsqu'un gros boche assis près de nous engagea la conversation avec nous , il causait assez bien le Français , il nous parla d'abord de choses insignifiantes puis se mit à flatter les Français avec une hypocrisie qui me mettait hors de moi , j'en avais assez , il se mit à causer de Paris , et à dire que c'était beau , qu'il le connaissait . Je voyais le moment où d'un geste je lui lançais ma tasse de thé à la figure , enfin je mis fin à cela en lui disant « C'est joli Paris , mais pour y arriver il y a beaucoup d'épines » , faisant ainsi allusion à la guerre . Mon boche devint blême de colère et il nous tourna le dos . Après avoir payé largement nos consommations , nous sortions et allions nous coucher ; le lendemain nous allions au M. C. A. I. pour y acheter les marchandises ; une fois notre choix fait , le sergent repartit par l'express et moi je restais pour surveiller le chargement et le transport , en un mot pour convoier le wagon qui devait être chargé le lendemain , j'avais pour un peu plus de 20 000 francs de marchandises .

Je passais 2 agréables journées à Sarrebruck visitant toute la ville qui est très intéressante ; elle est située sur la Sarre et dans le bassin du même nom si célèbre par ses mines de charbon et de fer , elle marque la frontière lorraine , aussi on y cause assez le Français et le dimanche on y voit de nombreuses Lorraines en tenue du pays . La population est bien mélangée au point de vue sentiments , je crois que la majeure partie est bien portée pour la France .

Le lendemain donc , mon wagon chargé , je m'installais à l'intérieur , me préparant une bonne couchette de paille , je devais rester ainsi jusqu'à Alzey , car les wagons de marchandises étaient très souvent dévalisés par les boches affamés , j'étais bien armé pendant toute la journée , nous traversions une région de mines , à toutes les stations j'étais ennuyé par les employés boches qui quémandaient , qui du chocolat , qui du savon ou des conserves , mais je réussissais bien à m'en défaire . Puis la nuit venait , je m'enfermais dans mon wagon , c'était le moment d'ouvrir l'oeil , car les convoyeurs attaqués la nuit étaient nombreux , j'armais donc mon revolver et m'étendais sur ma paille , une lampe électrique à la main , on essaya bien à un arrêt d'ouvrir une porte , mais je l'avais fermée intérieurement à l'aide d'un gros fil de fer . Enfin la nuit fut bonne , j'arrivais à 10 heures du matin à Alzey ; après avoir fait contrôler mon chargement , nous nous mettions en devoir de décharger nos marchandises , qui

excitaient la tentation des boches , il m'arriva un accident , en déchargeant des caisses , je me piquais le majeur de la main droite avec un clou mal enfoncé , je n'y pris point garde , mais le lendemain le doigt était enflé , le surlendemain il était encore pire . la boche chez qui je couchais voulus me soigner car il n'y avait pas de major , j'y consentais quand même , après avoir appliqué un remède des plus simples , j'allais me coucher et le lendemain le mal était mûr , j'allais à l'hôpital boche où , il faut le reconnaître , je fus très bien traité et certainement mieux que dans certains hôpitaux français . On m'ouvrait le doigt , et l'opération alla à merveille , mais naturellement ce ne fut pas sans souffrance . J'y allais tous les jours me faire panser , ce que faisaient très gentiment les infirmières allemandes , l'une d'elle même était très complaisante et gentille , c'est bien je crois la seule que je vis si aimable ; elle voulut m'emmener un jour chez elle , chez ses parents , gros industriels qui eux aussi étaient charmants , ou tout au moins faisaient semblant de l'être , mais je crois néanmoins que c'était réel , et par la suite , je vis bien qu'ils espéraient quelque chose de moi pour leur fille . Hélas , je m'en rendais bien compte mais ils faisaient fausse route , car une Allemande , jamais ! Enfin bref .

Depuis quelques jours la République rhénane venait d'être proclamée , ce ne fut pas sans occasionner quelques troubles , toutes les boutiques étaient fermées et quoiqu'on ait dit sur les journaux , je certifie bien que ces gens là n'en voulaient pas , à aucun prix , il y eut des réunions dans les rues , des bagarres , mais nous y mettions carrément fin en plaçant une mitrailleuse à chaque coin de rue . Il y avait eu choc entre civils et nous , nous avons échangé quelques coups de poings ; aussi à partir de ce jour là , il ne se passa pas un soir sans quelques bagarres . Quelques bandes de voyous boches rôdaient le soir dans les rues et attaquaient nettement les poilus isolés , aussi nous leur faisons une chasse acharnée , dans l'une de ces poursuites j'eus le plaisir de flanquer une magistrale correction à un grand diable de boche .

Je fis encore 2 voyages à Sarrebruck et tout se passa le mieux du monde , puis ma permission arriva et c'est le coeur joyeux que le 4 juin je pris le train pour la France , nous traversions toute l'Alsace où de partout on nous acclamait , le 5 j'étais à Paris , la paix fut signée³⁰ pendant cette permission , je passais 20 bons jours , mais le veille de mon départ , je tombais malade et ne pouvais repartir .

On me transporta au Val de Grâce où je fus examiné , et après radiographie on reconnut que j'avais le coeur déplacé de 1 centimètre par suite de mon accident au ministère , mais il n'y avait plus aucun danger , je restais 8 jours en traitement et l'on me fit repartir à peine rétabli . Le voyage me fatigua d'avantage , je ne devais plus retrouver mon unité à Alzey mais à Mayence où j'arrivais le 6 juillet ; nous étions cette fois-ci en caserne à la citadelle dominant

³⁰ Lire à ce sujet les articles du *Figaro* et du *Gaulois* des 8 mai et du 29 juin 1919 dans l'annexe « Extraits de la presse d'époque » .

la ville et le Rhin , nous n'y étions ma foi pas trop mal ; nous étions au milieu de tout un bataillon de Sénégalais qui nous reçurent dans la plus parfaite intelligence . Le 14 juillet fut fêté d'une manière grandiose , toute la garnison fut passée en revue , ainsi que la flotte du Rhin rassemblée là , les canons des forts tonnaient sans relâche , la flotte répondait , le soir un immense feu d'artifice eut lieu , admiré par des milliers de boches ébahis .

Mais pour moi cela n'allait pas , j'étais mal à l'aise et le surlendemain je devais m'aliter , une fièvre atroce s'était emparée de moi , on me fit transporter à l'hôpital où je restais 8 jours et où j'étais des plus mal . Enfin je quittais l'hôpital sans regret .

Nous passions un assez bon temps à Mayence , nous y trouvions de multiples distractions , les promenades sur le Rhin en canot , le cinéma , les concerts et jusqu'aux courses cyclistes ; mais je n'eus pas de chance à Mayence , je fis plusieurs voyages à Sarrebruck et failli trouver la mort dans l'un d'eux ; voici comment cela se produisit . Je revenais de Sarrebruck , le voyage s'était effectué très normalement , j'arrivais à Mayence à midi , j'attendais que l'on mit mon wagon à quai , j'étais assis à l'intérieur sur une des nombreuses caisses , j'étais garé , seul , sur une voie de garage , lorsque tout à coup , une formidable secousse ébranla tout mon chargement , j'étais projeté parmi mes caisses que le choc avait défoncées , et je fus tout de suite aveuglé de sang , je ne me rendais pas compte de ce qui se passait exactement ; j'étais tout étourdi et prêt à m'évanouir , comme je me relevais un second choc moins violent celui là me fit retomber , la porte du wagon s'était ouverte toute grande , instinctivement je me laissais choir sur la voie où je restais étendu de tout mon long , évanoui pendant 2 ou 3 minutes et je revins à moi , une plaie large et profonde que j'avais au-dessus de la tempe droite saignait à flot , le nez également , je repris vite mon sang froid , des boches se précipitaient vers moi et me relevaient , voulant me transporter à l'infirmerie , le tour était bien joué , pas assez cependant , car je déjouais la ruse , je me débattais et soutenu par l'un d'eux je me fis conduire à mon wagon , dont je fermais moi-même les portes aux cadenas , aussi cela fait , les boches mettaient-ils moins d'empressement à me transporter , car ce tamponnement avait été voulu et combiné par eux , en vue de me faire assommer , et ensuite de pouvoir à leur aise piller mon wagon . A l'infirmerie de la gare tenue par la croix rouge française on me donna les premiers soins , ma blessure était affreuse à voir mais ne me faisait pas encore souffrir . Le commissaire de gare vint s'enquérir des faits , tandis que l'on apportait 4 nouveaux poilus , des poilus naturellement qui comme moi convoaient les marchandises , l'un d'eux avait le bras cassé en 2 endroits , l'autre une jambe et d'autres des contusions , moi j'étais d'une faiblesse extrême à cause du sang perdu . Cependant dans la gare , une grande agitation régnait , c'était le 3^{ème} accident de ce genre qui arrivait en 8 jours de temps , et il était bien établi qu'ils étaient dûs à la malveillance des boches . Le poste de police français ne parlait

rien moins que de lyncher le responsable que l'on n'arrivait pas à découvrir , enfin après un instant de recherches on le tenait , c'était un serre-freins boche que l'on mis de suite en cellule , pour ma part je le dis franchement , si je l'avais aperçu , je lui brûlais la cervelle .

On avait téléphoné à mon unité et 10 minutes après 2 camarades arrivaient en auto me chercher , l'un d'eux resta au wagon , on voulait me conduire à l'hôpital , mais je refusais absolument , on y étais trop mal , me soutenant , mon camarade me fis sortir et nous nous esquivions , j'arrivais à la citadelle où l'on me coucha de suite , et l'on appela le major d'une ambulance qui se mit à nettoyer la plaie , je n'avais plus bien conscience de moi-même et une fièvre terrible s'emparait bientôt de moi , je ne pouvais rester étendu et l'on dut m'asseoir dans mon lit , je passais une nuit atroce , le lendemain le major revenait , la plaie était toute congestionnée et il craignait des complications , je ne pouvais manger , j'avais la mâchoire toute ébranlée , on me faisait boire du Champagne , le major me piqua contre le tétanos , la deuxième nuit fut aussi mauvaise pour moi et le troisième jour , on m'emmenait à l'hôpital où l'on me rogna quelques particules d'os , ce qui me fit horriblement souffrir , mais le quatrième jour , cela allait un peu mieux , je me rendais moi-même à l'hôpital pour mon pansement , il n'y avait plus de danger , au bout de 10 jours la plaie se refermait un peu et après 15 jours tout allait bien , ce qui prouve qu'une blessure à la tête est dangereuse ou insignifiante , et puis j'appris aussi que je serais démobilisé le 25 septembre , ce qui produisit en moi le plus grand des soulagements.

J'apprenais par la suite que la ville de Mayence avait été frappée d'une amende de 500 marks pour cet accident , 2 ou 3 boches avaient été condamnés à la prison . Enfin au bout d'un mois tout allait bien , je me promenais avec mon lieutenant et lui servais de garde du corps , pour une raison qu'il m'est impossible d'indiquer , je visitais ainsi tous les environs qui constituent dans leur ensemble une campagne luxuriante de végétation . Les collines en pente douce , portent des vignes célèbres par leurs vins . Sur les rives du Rhin , des châteaux féodaux et plusieurs beaux parcs , enfin en mot je puis dire , ce que tous ceux qui ont vu cette vallée du Rhin disent : « C'est la plus belle vallée du monde » . Mayence , si bien située sur le fleuve avec ses 3 ponts aux arches immenses et hardies , sa cathédrale construite en l'an 1000 , le château impérial monument de la renaissance , ses places , ses avenues , ses promenades , ses nombreux forts que l'autorité française faisait démolir .

Nous allions assez souvent à la grande station balnéaire et ville d'eau qu'est Wiesbaden , ville qui , il faut le reconnaître dépasse Paris en élégance .

A la fin de juillet nous apprenions avec joie que nous allions quitter Mayence , pour passer sur la rive droite du Rhin et aller nous établir à Wiesbaden , jugez un peu de notre joie . Je recevais immédiatement l'ordre de partir pour Sarrebruck pour y acheter un wagon de marchandises , ce n'était pas

sans crainte , maintenant que j'avais failli être assommé . Enfin tout alla bien et 6 jours après j'étais de retour avec mon wagon . Une nouvelle vie commençait pour nous dans ces montagnes , si élégante , si propre et si bienveillante , car la population habituée à vivre avec les nombreux étrangers , ne nous prenait pas pour des ennemis , mais pour des touristes ; nous n'étions pas mal du tout et nous nous y amusions énormément , sans que cela ne nous coûte bien cher puisqu'à ce moment le mark valait 30 centimes , si bien qu'avec un franc nous avions 3 marks et il restait encore 10 centimes , aussi tous les poilus menaient grande vie , pourquoi le cacher , c'était théâtre , casino , bal , concert , retraite aux flambeaux , et il n'y avait nullement d'animosité avec les Allemands , qui en bonne partie comprenaient le Français .

Et puis la classe arrivait , et tous les jours , j'effaçais avec plaisir un jour au calendrier , entre temps je faisais plusieurs voyages à Sarrebruck . La classe 16 partait je comptais « du 10 au jus » , pendant ces derniers jours nous fîmes une bombe effrénée , ennuyés seulement par Mangin³¹ , qui était alors gouverneur des armées d'occupation et qui pendant toute la durée de ce règne , si je puis dire , qui ne fut pour lui qu'une longue série de fraternisation avec l'ennemi , prenait un malin plaisir à gâter les boches , et se conduisait envers nous comme un lâche , je dis le mot , d'ailleurs un peu tard , il devait être dépossédé de son commandement par notre grand chef suprême Clemenceau .

Cela vous semblera drôle à vous qui lirez ces lignes , plus tard dans l'histoire vous lirez sans doute des chapitres entiers consacrés à sa prétendue gloire ! Oh ! Ce n'est pas ce que je conteste certaines de ses qualités , mais il est inadmissible qu'un général français , reçoive les municipalités boches dans les thés donnés par lui aux frais de la France naturellement , qu'il aille applaudir , des pièces boches jouées aux théâtres ennemis , et qui toutes entières glorifiaient l'Allemagne , il n'était pas admissible non plus qu'il laisse tant de liberté aux vaincus qui riaient de nous , qui en un mot nous prenaient pour des imbéciles , il n'était pas possible non plus lorsqu'il survenait une querelle entre Français et boches , il fasse passer nos poilus en conseil de guerre , sans inquiéter le moins du monde les boches , leur donnant toujours droit , quand dans la majorité des cas , c'était ces derniers , qui avaient déchaîné la querelle par leurs insolences , vis à vis de nous . Non , cela ne pouvait durer n'est-ce pas , il ne se pouvait pas que là-bas sur le Rhin , le poilu français fut ainsi bafoué par la racaille boche , si pareil état de chose avait duré , ceux qui là-bas étaient en occupation , se seraient fait poignarder dans les rues , sans que Mangin y mit un frein . Et bien ce frein fut mis et maintenu par une poigne solide , celle de Clemenceau .

Mangin fut dépossédé de son titre , oh , il l'avait déjà été en juillet 1917 , il lui avait même été défendu de séjourner à Paris ou en banlieue , la cause en était simple , il avait fait massacrer inutilement des milliers d'hommes , d'ailleurs n'était-il pas surnommé depuis longtemps le « buveur de sang » .

³¹ Lire sa biographie en annexe .

Les journaux en causèrent , tel le « Matin » du 13 octobre 1919 , mais si peu , assez cependant pour que les gens bien sensés comprennent qu'il était parfaitement incapable d'avoir une attitude énergique vis à vis de l'ennemi . Vous ne connaissez sans doute pas l'histoire véridique de « la vache à Mangin » ; causez-en à tous ceux qui comme moi furent en occupation , ils vous le diront ; mais comme l'on a pas toujours un poilu d'occupation sous la main , je vais vous la conter .

Certain jour , notre Mangin ayant avec lui sa femme et ses 7 enfants , acheta une vache , une boche naturellement , il fit parquer la bête dans un pré sur le bord du Rhin , il fallut payer la clôture et sans doute aussi la vache , puis il choisit un grand diable d'Algérien parmi toute sa valetaille et lui donna la garde de l'animal , mais , car il y a un mais , notre Mohammed ne trouva rien de mieux que de tâter la vache , il lui soustrayait ainsi une notable portion de lait , ce dont s'aperçut Mangin , il renvoya illico notre Algérien et le remplaça , ne vous déplaise par un sergent français , inutile de vous dire si notre sergent avait le « filon » , il s'occupait même d'avantage des fraüleins que de la vache , mais le sujet n'est point là . Mangin dut se déplacer , ce ne fut pas une petite affaire à cause de la bête . Au préjudice d'une compagnie qui dut faire le trajet à pied , il mobilisa 2 camions , le premier pour porter le pont qui devait servir à monter la vache dans le deuxième . Ainsi il avait pour son plaisir payé une vache , un pâturage aux frais de ... ? Il avait utilisé 2 hommes comme gardiens dont un gradé , il avait brûlé l'essence de 2 camions , fatigué une compagnie qui au lieu d'être transportée en voiture , dut faire le chemin à pied , le tout au sujet d'une vache .

Qu'en dites-vous ??? Quand à moi , je dis que c'était un peu abuser de son pouvoir et vous ?

Enfin les jours qui me séparaient encore de la grande liberté , se faisaient moins nombreux , partout parmi les poilus une joie immense régnait , ce n'était que chansons , et tous les soirs à la gare on entendait de grand cris de « Vive la classe » .

Enfin , le jour béni arriva , le 23 au soir , le coeur bondissant de joie , tremblant d'émotion , j'étais avec un camarade sur le quai de la gare , entouré d'amis , qui moins heureux attendaient leur tour .

A 9 heures le train s'ébranla dans un vacarme assourdissant de cris et dans de cordiales poignées de mains , tout le long du trajet qui s'effectua très gaiement ce ne fut que blagues et que chansons . Bien des fraüleins restaient là bas regrettant le bleu horizon si gentil pour elles . Oh oui , quelques uns d'entre nous s'étaient peut être mal conduits là bas , mais nous avions du moins montré à l'Allemand vaincu ce que c'était que des Français , et malgré tout , ils avaient été bien forcé de le reconnaître .

Ainsi se termina mon service militaire pendant lequel j'eus de bien tristes moments , mais du plaisir aussi .

Ferdinand Bezy

CONCLUSION

Après la guerre , l'auteur , en voulant faire valoir ses droits au titre d'ancien combattant connut une amère désillusion : on lui rétorqua que s'il était indéniable qu'il eût participé aux combats sur le front , il n'avait jamais été affecté à aucun régiment de ligne mais toujours détaché en temps qu'auxiliaire ; pour cette raison on ne pouvait donner suite à sa demande .

C'est très probablement suite à ce qu'il considérât jusqu'à la fin de sa vie comme une injustice , qu'il entreprit la rédaction du présent récit .

Celà ne l'empêcha toutefois pas de se marier , puis d'avoir cinq enfants , - Roselyne , née en 1926 , Pierre né en 1928 , Christiane née en 1930 mais décédée en 1932 , François né en 1938 et Jean Louis né en 1945 - onze petits-enfants et de nombreux arrière petits-enfants .

Devant cette descendance , il ne négligeait aucune occasion pour narrer quelque anecdote sur son service militaire , relativisant parfois les petits tracasseries de la vie quotidienne moderne qui , souvent pour lui , « n'étaient rien comparé à ce qu'avait dû endurer les Poilus dans les tranchées » !

Il décéda le 1^{er} novembre 1981 , à l'âge de quatre vingt quatre ans ; lors de ses derniers jours , dans les délires de son agonie , il se croyait retourné à l'époque où il était dans « ses » tranchées , entouré de ses camarades d'infortune , revivant ce qui fut très certainement les moments les plus marquants de son existence .